

PASSION ROCK

www.passionrock.fr

LAZULI
Le rock
progressif
français qui
s'exporte

**Section rock
sudiste, blues,
folk rock**

**N°165
Mai/juin 2021
GRATUIT - FREE**



TATTOO VALENTIN

MULHOUSE

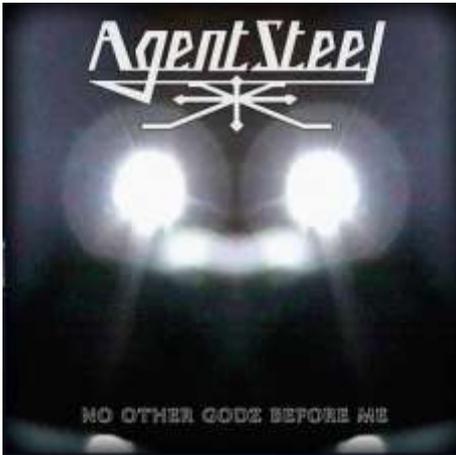


03.89.565.365

F : VALENTIN TATTOOVALENTIN

Insta : tattoovalentin164

Difficile encore pour cet éditto de ne pas aborder le Covid, car même si la situation semble s'améliorer, le retour à la normale n'est pas pour demain et quand on voit le nombre de concerts et festivals reportés en 2022, on ne peut que s'interroger, même si l'espoir d'un retour progressif à la normale, grâce à la vaccination, semble s'amorcer lentement. On croise donc les doigts pour que le Swiss Rock Cruise du 26 et 27 juin 2021 puisse avoir lieu, car l'affiche présentée vaut vraiment le détour. Evidemment, comme à chaque nouvelle parution, vous trouverez pas mal de nouveautés à vous mettre entre les oreilles, car la scène musicale reste vivante et active, preuve que les groupes continuent à déborder de passion et de créativité pour la musique, telle que nous l'apprécions. (Yves Jud)



AGENT STEEL – NO OTHER GODZ BEFORE ME
(2021 – durée : 40'41 - 11 morceaux)

Le groupe de Los Angeles qui avait frappé fort avec ses deux premiers albums, "Skeptics apocalypse" en 1985 et "Unstoppable force" en 1987, s'était ensuite séparé l'année suivante pour se reformer à la fin des années 90 sans son chanteur, l'emblématique John Cyriis et poursuivre une carrière marquée par quelques albums intéressants mais aussi par d'incessants changements de line-up et des problèmes juridiques qui obligeront même ses musiciens à jouer sous le nom de Masters of metal. 33 ans après avoir quitté Agent Steel, John Cyriis, toujours très en voix, est de retour aux affaires, avec une nouvelle formation et un nouvel album. Ce "No other godz before me", qui ravira les fans de la première heure, file pied au plancher et le groupe

est fidèle à son speed thrash métal mélodique porté par le lyrisme de son chanteur, le tout dans un bon compromis entre références old school et production moderne. Après une belle entame de guitares à la Maiden avec "Passage de afrom-V", Agent Steel trace à pleine vitesse avec des titres comme "Crypts of galactic damnation", "No other godz before me", "The devil's greatest trick" et "Outer space connection". Un tour à cent à l'heure dans les années 80' et 90' qui fait du bien... (Jean-Alain Haan)

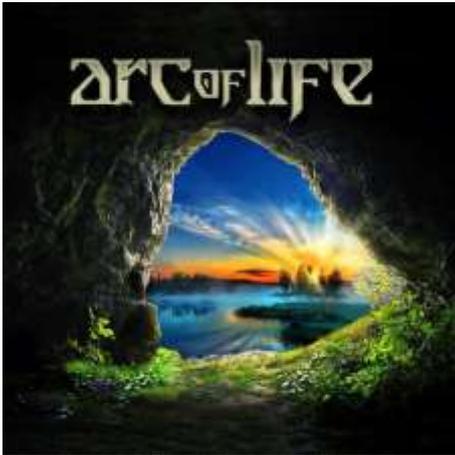


ARION – VULTURES DIES ALONE
(2021 – durée : 42'56" - 10 morceaux)

Arion est un groupe de métal finlandais (encore un me direz-vous...) formé en 2011 et apparu au grand public en 2013 dans le cadre du.....concours de l'Eurovision. Ce n'est pas l'approche la plus classique pour rentrer dans le monde du heavy métal mais, en tout cas, comme pour Lordi, ça a marché car après 1 EP et 3 albums, le combo d'Helsinki commence à se faire connaître en dehors de la patrie du Père Noël. La musique proposé par le quintet oscille entre un très bon power mélodique et du heavy percutant. Mais, si les mélodies sont bien présentes dans les dix titres qui composent cette galette, tout n'est pas sur le même registre et la palette proposée par ce *Vultures die Alone* est assez riche : aux côtés de morceaux de power mélodiques classiques

("I don't fear you" avec ses riffs acérés, "Out of my life" avec son refrain irrésistible et sa rythmique incandescente, "Break my Chain" avec ses chœurs symphoniques et sa partie vocale magistrale ou "Loodline" qui propose un beau duo avec Noora Louhimo, la vocaliste de Battle Beast), on a des titres qui lorgnent vers le thrash à l'instar de "I love to be your enemy", qui allie superbement puissance et finesse avec des chœurs très aériens, d'autres qui flirtent avec la pop ("In the name of love"), d'autres encore qui sonnent plus heavy comme le titre éponyme de l'album. La ballade "The Ocean Greets the Sky" s'impose comme l'une des belles réussites de cette galette avec les deux leaders du groupe en état de grâce (Lassi Vääränen au chant et Lipo Kaipainen à la guitare), car il est clair que c'est sur ce duo que repose la créativité

du groupe, bien secondés qu'ils sont par une section rythmique particulièrement efficace. La virtuosité de Lipo à la six cordes, que ce soit dans des riffs charpentés ou dans des soli incisifs, mérite d'être mise en exergue. L'opus se termine avec le superbe "Until eternity Ends", un morceau très calme et romantique où Lassi est accompagné d'un piano, sa prestation vocale générant de gros frissons. Un très bon album de power mélodique. (Jacques Lalande)



ARC OF LIFE (2021 – durée : 57'23" – 10 morceaux)

Composé de plusieurs anciens (Jimmy Haun – guitare) et actuels membres de Yes (Jon Davison – chant, Billy Sherwood – basse/chant, Jay Schellen – batterie) et de Dave Kerzner aux claviers, Arc Of Life est une formation qui pratique une musique fortement influencée par ...Yes ! On retrouve d'emblée le chant haut perché caractéristique du groupe progressif, mais également ces claviers omniprésents, qui couplés à la basse façonnent ce rock progressif, qui prend toutes son ampleur à travers "Locked Down" et "Therefore We Are", les deux titres les plus longs de l'album (plus de 9 minutes) et qui permettent au quintet de s'exprimer pleinement. Facile d'accès avec un côté léger, parfois pop ("You Make It Real"), mais qui intègre aussi des contretemps et des breaks ("Talking With Siri"), la musique d'Arc Of

Life rend également hommage à Genesis à travers "I Want To Know You Better", le tout formant un ensemble cohérent qui rappelle qu'avant le métal progressif il y a avait le rock progressif. (Yves Jud)



RONNIE ATKINS – ONE SHOT

(2021 – durée : 44'50" – 11 morceaux)

En octobre 2019, Ronnie Atkins nous faisait part qu'on lui avait diagnostiqué un méchant cancer du poumon, stupéfaction, incrédulité, tristesse, tous ces sentiments nous ont envahis, malgré les traitements et les espoirs du printemps suivant, il annonce à l'automne que sa maladie est désormais incurable. Malgré tout cela, après nous avoir enchanté avec Pretty Maids dans les 80's avec ce hard rock musclé mais mélodique, ponctué d'un retour gagnant dans les 2000's avec des albums d'une qualité exceptionnelle, après avoir participé à l'épopée Avantasia, après avoir succombé aux supplices de Serafino Perugino pour participer au génial projet Nordic Union avec le prodige Eric Martensson (Eclipse, W.E.T), après en 2020,

nous avoir fait un clin d'oeil avec At The Movies sur *I Don't Want Another Hero* (BO de *Mad Max*) de Tina Turner, il nous délivre enfin *One Shot*, son premier effort solo. Album qui n'était pas programmé, mais la conjonction de ses soucis de santé et la pandémie ont mis au placard tout projet de tournée, alors au lieu de s'apitoyer sur son sort, il a souhaité s'entourer de ses nouveaux potes de tournée, Chris Lanny (Zan Clan, Dynasty, Black Rain, Gathering Of Kings) à la guitare, Allan Sorensen (Royal Hunt, Cornerstone) à la batterie et Morten Sandanger (Mercenary) aux claviers, et puisqu'on était entre copains, autant compléter avec At The Movie, Pontus Norgren (Talisman, The Poodles, Zan Clan, Great King Rat, Tainted Nation) à la guitare, Pontus Egberg (Treat, Lion's Share, The Poodles, Tainted Nation, Zan Clan) à la basse, et bien sur en backing vocals le fantasque Bjorn Strid (Soilwork, Night Flight Orchestra, Gathering Of Kings) et son alter-ego Linnea Vistrom Egg (Therion). Kee Marcelo (Europe), Oliver Hartmann (Hartmann, Avantasia) et John Berg (Dynasty) venant aussi soutenir l'ensemble de leurs guitares sur quelques titres. Vu l'urgence, le travail été fait à l'envers, Ronnie a d'abord enregistré les voix, et ensuite Chris qui s'occupe aussi de la production est venu caler les instruments. Ah la fameuse voix de Ronnie aussi cajoleuse que killeuse qui pourrait chanter les pages du bottin (ah bon ça n'existe plus ...) qu'on en redemanderait encore. En écoutant *Scorpio* on retrouve cette rage qui avait tué les plus anciens sur *Future World*, mais aussi celle qui avait envouté les plus jeunes sur *Invu*, ce titre est donc la meilleure transition pour passer de

Pretty Maids à cet album solo, surtout si vous enchaînez avec *Before The Rise Of An Empire* et son riff à la *Dream Of A Lifetime* de Lillian Axe, très grande fresque musical imparable. Avec *Real*, qui démarre le cd, le ton plus général est donné, comme avec *At The Movies*, le style est de la westcoast AOR survitaminée par un chant musclé et de grosses guitares, on retrouve tous ingrédients du genre, des mid-tempos avec des couplets mélodiques, des refrains mémorables en 5 secondes, et des chœurs et encore des chœurs, il faut dire qu'il a des experts derrière lui, et puis un break où il se fâche avant le solo, ce new style devient alors un must. *Subjugated* aux accents Leppardiens, *I Prophesize* le plus musclé du lot, *One By One* le plus STRIdien, et *Picture Yourself* et son refrain que vous chanterez toute la semaine, finiront par vous convaincre de devenir les premiers aficionados de ce nouveau genre. Des power ballades ? Bien sur, la très MTV 90's *Miles Away*, la plus intimiste *Frequency Of Love* qui s'accélère dans un second temps, et surtout *One Shot* où Ronnie se livre complètement. *When Dreams Are Not Enough* clôt cet écrin, et on ne peut s'empêcher de penser que ce titre était fait pour être chanté en duo avec son idole, Phil Lynott, tellement le refrain évoque l'œuvre solo du bassiste irlandais trop tôt disparu. Premier essai, coup de maître, espérons que le titre *One Shot* ne soit qu'un énième clin d'œil au destin et ne soit pas prémonitoire, que ce soit pour l'avenir de cet immense chanteur, ou plus égoïstement pour nous car on en redemande. (Patrice Adamczak)

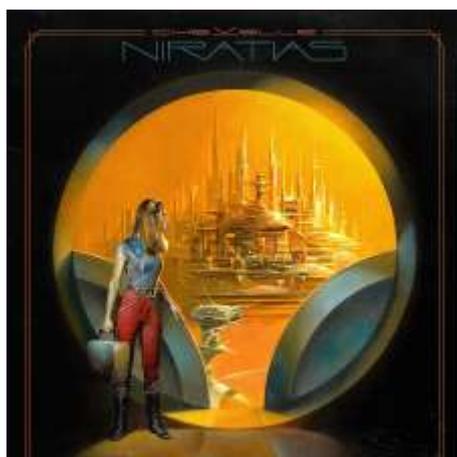


BLACK SWELL – INCOMING STORM

(2020 – durée : 33'42" – 8 morceaux)

Voici encore une belle découverte à mettre sur le compte de Régis Delitroz, éternel défenseur des groupes helvétiques à travers son site www.redelrock.com, et qui m'a fait parvenir cet opus de Black Swell, formation qui s'est formée en 2014 et qui s'inspire notamment de Volbeat ("Lost Soul") et de Johnny Cash ("Unexpected Love", "Blue Mountain Summit") avec un côté country rock qui ressort parfois ("Sick Mind"). Le quatuor aime les Usa et sa musique en est l'éclatante preuve avec de surcroît une variété musicale bienvenue. Il n'hésite d'ailleurs pas à introduire de l'harmonica ou du saxophone sur "Funky Friday Night" (une composition funky comme son nom l'indique, où le groupe sort de sa zone de confort) ou sur "Another Night Alone", un

titre qui groove et qui pulse. Pour un premier album, Black Swell s'en sort avec les honneurs. (Yves Jud)



CHEVELLE - NIRATIAS

(2021 – durée : 50'44" - 13 morceaux)

Chevelle nous propose une croisade inter galactique au travers de ce *Niratias*, huitième album de la discographie du groupe de l'Illinois en 25 ans de carrière. Le nom du combo vient de la Chevrolet Chevelle, une voiture de sport dont la famille Loeffler était fanatique. Je dis la "famille" Loeffler car les 3 membres du groupe étaient à l'origine trois frères, parfaitement autodidactes, (Pete au chant et à la guitare, Sam à la batterie et Joe à la basse et aux chœurs) qui ont rôdé leur style dans les clubs de la banlieue de Chicago dans les années 1990. Ce style, c'est un mélange de nu-métal, de grunge, de stoner et de prog-métal qui rappelle de loin en loin des formations comme Queens of the Stone Age, Tool ou parfois Leprous pour la qualité exceptionnelle de la

prestation vocale. Joe est parti en 2005 et son remplaçant Dean Bernardini a pris congé en 2019, ce qui fait que c'est le duo Pete (guitare-chant-basse) et Sam (batterie-chœurs) qui est aux manettes pour cet album. Ne cherchez pas ce que veut dire Niratias, c'est l'acronyme de "Nothing Is Real And This Is A Simulation", c'est dire si nos gaillards sont haut perchés. On retrouve cette ambiance ténébreuse, froide, fragile, incertaine, inquiétante dans la voix de Pete et dans la musique proposée dans cet opus. Les riffs puissants et saccadés de Pete s'accordent à merveille avec sa voix pour un ensemble un peu décharné que scande

puissamment la batterie de Sam. "Mars Simula" est révélateur à cet égard de ce que peut donner le binôme quand il est en état de grâce. Dans "So Long Mother Earth" et "Self Destructor", deux autres monuments de cet album, ô combien prenant et attachant, la prestation vocale atteint le niveau de Aaron Buchanan ou Einar Solberg (Leprous). Dans un style stoner plus classique, le superbe "Peach" distille des riffs efficaces avec de la disto à tous les étages et une ligne mélodique un peu orientale. La sensualité de la voix de Pete dans "Pistol Star" associée à une guitare infernale de la part du même Pete a de quoi mettre le système pileux à la verticale. Le duo fait même un petit détour par la pop avec "Endlessly", mais là encore, la magie fonctionne. En fait, il n'y a pratiquement rien à jeter dans cet album (à part le dernier morceau en guise d'épilogue psychédélique) et, même s'il n'est vraiment pas d'une approche facile, il se laissera dompter et va vous envoûter au fil des écoutes, si vous avez pris la précaution de garnir en conséquence le compartiment à bières de votre frigo. Car vous allez l'écouter un paquet de fois, cette galette. (Jacques Lalande)

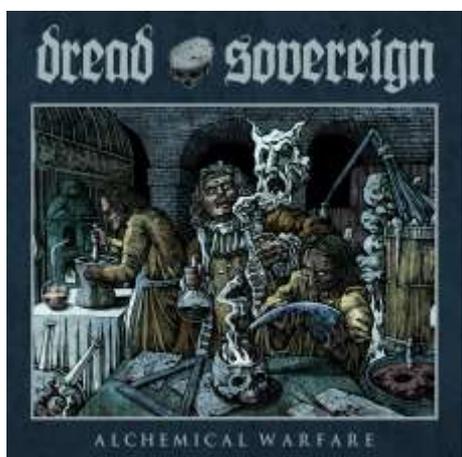


CRYSTALLION – HEADS OR TAILS

(2021 – durée : 47'14" – 11 morceaux)

En 2019, le chanteur Thomas Strübler a décidé de quitter Crystallion, formation germanique de heavy métal mélodique fondée en 2003 par le batteur Martin Herzinger et par le bassiste Steve Hall. Ce dernier est d'ailleurs omniprésent sur "Heads Or Tails", le cinquième album du groupe, à tel point que son instrument prend parfois le dessus sur les autres instruments et il serait souhaitable à l'avenir pour plus d'efficacité, que le mixage soit plus light sur ce point. Pour le reste, les musiciens ont trouvé en Kristina Berchold, la chanteuse parfaitement adaptée au métal puissant mis en avant par le groupe, qui propose des titres heavy ("Knights And Heroes", "I'm On Fire"), rapides ("Ready For The Sin") mais aussi mélodiques avec des claviers discrets ("Save

Me"), avec un léger détour vers la power ballade habituelle ("The Sleeping Emperor" qui lorgne en deuxième partie vers Manowar). Petite surprise sur "The Wild Hunt", où Kristina troque son chant puissant pour un chant lyrique, registre dans lequel elle s'en sort plutôt bien. La chanteuse a donc réussi son intégration et permet donc à Crystallion de repartir sur de bonnes bases. (Yves Jud)



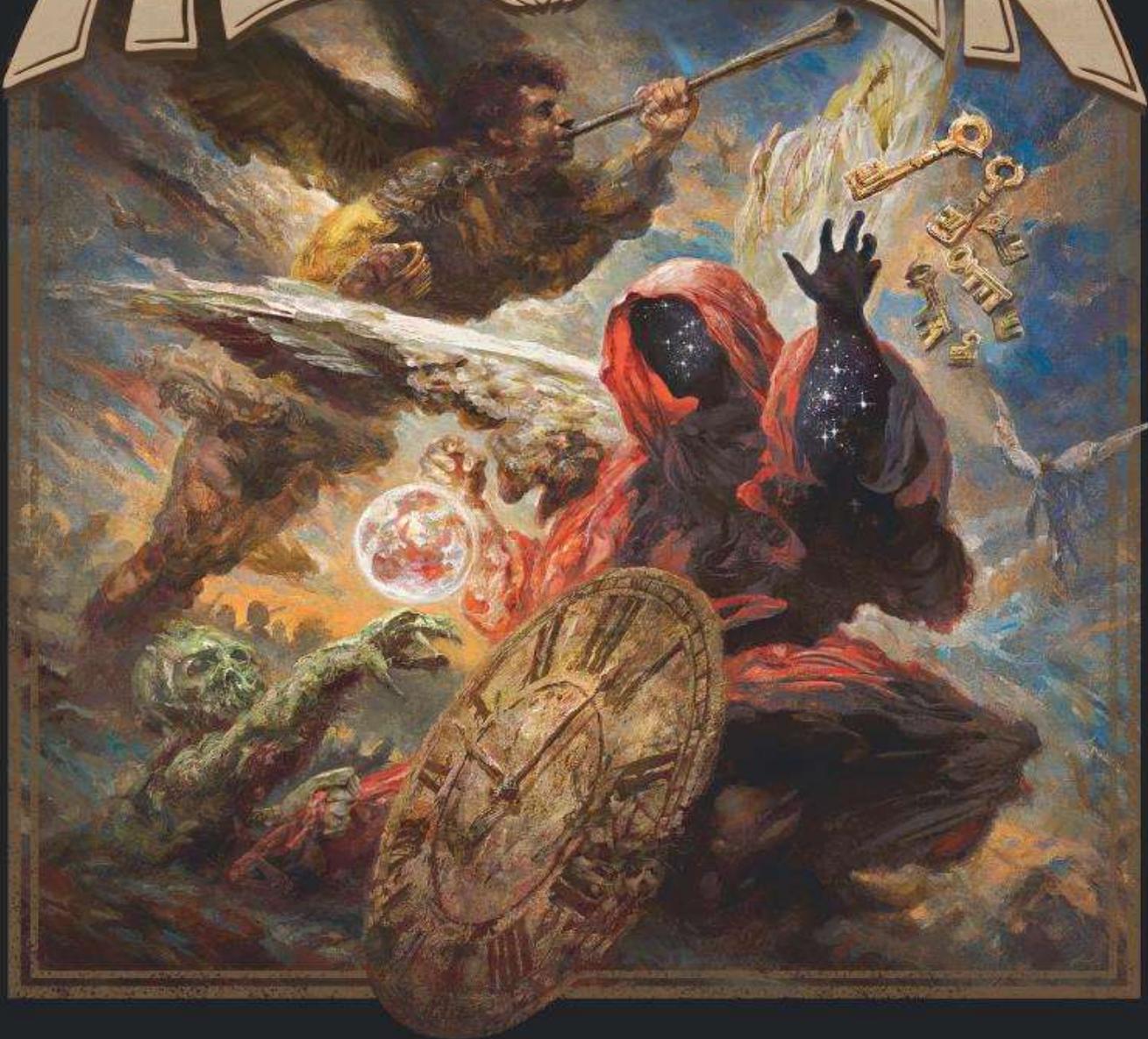
DREAD SOVEREIGN – ALCHEMICAL WARFARE

(2021 – durée : 51'59" – 9 morceaux)

Avec quatre morceaux dépassant les huit minutes, l'on ne peut être qu'en présence de progressif ou de doom et c'est dans ce dernier genre que s'inscrit Dread Sovereign, le groupe de Nemtheanga le chanteur/bassiste de Primordial qui associé au guitariste Bones (Dikasterion) et du batteur JK (Conan) délivre une musique qui associe doom old school avec une pincée de heavy et un peu d'extrême. Ce troisième opus du groupe, débute par une intro sombre et lugubre qui pose déjà les jalons de ce métal lourd et dense dont la quintessence se découvre sur le titre suivant "She Wolves Of The Savage Season" qui pendant dix minutes va alterner riffs pachydermiques, chant habité, passages plus rapides et ambiances noires. C'est vraiment prenant, mais

jamais lassant car le trio irlandais insuffle également à son métal, un côté psychédélique ("Her's Master Voice") mais également heavy qui rend sa musique épique ("The Great Beast We Serve") dans la lignée de Savatage mais qui rencontrerait par moments Venom, Saint Vitus Black Sabbath, Sorcerer et Bathory. L'album se termine d'ailleurs de fort belle manière sur une cover de ce dernier groupe, le rapide "You Don't Move Me (I don't Give A Fuck)". Nul doute que ce projet va perdurer dans le temps, car il a toutes les qualités pour attirer tous les fans de heavy doom. (Yves Jud)

HELLOWEEN



NOUVEL ALBUM ! SORTIE LE 18/06

2CD DIGIPAK | CD | 2CD/2LP EARBOOK | 2LP PIC | 2LP GOLD | 2 LP ORANGE
3LP BLACK - HOLO EDITION | DIGITAL



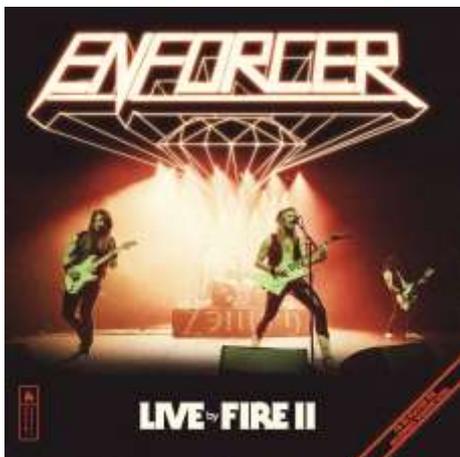
NUCLEAR BLAST

BAND INFO, MERCHANDISE AND MORE:

WWW.NUCLEARBLAST.DE
WWW.FACEBOOK.COM/NUCLEARBLASTRECORDS

NUCLEAR BLAST MOBILE APP FOR FREE
ON IPHONE, IPOD TOUCH + ANDROID!
Get the NUCLEAR BLAST mobile app NOW at
<http://nba6.de/nuclearblast> FOR FREE or scan
this QR code with your smartphone reader!

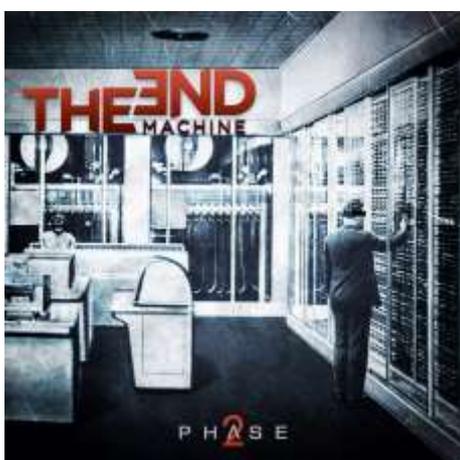




ENFORCER – LIVE BY FIRE II

(2021 – durée : 75'48" – 17 morceaux)

Après un premier live intitulé "Light By Fire" sorti en 2015, les suédois d'Enforcer reviennent avec un nouveau concert enregistré en public et nommé "Light By Fire II". On ne peut pas faire plus simple ! Enregistré à Mexico City le 30 août 2019, cet album a en commun avec son prédécesseur sept titres (si l'on compte l'enchaînement "Bells Of Hades/Death Rides This Night"), le reste de la set list étant répartie entre les albums du groupe, dont quatre morceaux tirés de "Zenith", le dernier album studio sorti en 2019. Musicalement on retrouve ce heavy épique qui défend les valeurs musicales issues de la new wave of british heavy métal avec son lot de twin guitares et un chant haut perché et comme tout concert qui se respecte dans le style, le quatuor a inclus dans son concert les traditionnels soli de guitare et de batterie. Vous rajoutez la fougue du public sud américain ("From Beyond", "Katano") et vous obtenez un live qui tient la route et qui prouve que ce heavy rapide ("Live For The Night"), mais également mélodique, est toujours d'actualité. (Yves Jud)



THE END MACHINE – PHASE 2

(2021 – durée : 55'08" – 12 morceaux)

Dire que George Lynch est prolifique est un euphémisme, si tu es fan addict du Monsieur, j'espère que tu as un gros portefeuille. En moins de 5 ans, 3 albums de Lynch Mob avec la revisite de Wicked Sensation, un dans sa carrière solo, deux avec son camarade Michael Sweet, deux également avec son ami Doug Pinnick (King's X) et leur projet KXM, un pour Ultraphonix avec Corey Glover (Living Color), le Dirty Shirley, nouveau projet surprenant avec Dino Jeluzic (Trans Siberian Orchestra), et des participations guitaristiques ici et là. Pour compléter, avec son ami Jeff Pilson, une tournée japonaise en 2016 au sein d'un Dokken au line-up original furtivement réuni, *Heavy Hitters* un album de covers ensemble l'an passé, et puis bien sur, le premier The End Machine en 2019. *Phase 2* arrive donc à peine 2 ans après le premier effort éponyme, avec presque la même équipe, hormis le bassiste fou de Foreigner, à la batterie leur vieux complice de toujours Mike Brown, néo-retraité est remplacé par son frère Steve, le micro étant toujours dévolu à son autre compagnon, Robert Mason (Warrant, Lynch Mob). Comme on peut le constater le line-up fait dans la discrétion et la mesure, heureusement qu'ils ne tournent pas, l'atmosphère du tour bus serait saturé de testostérone. Je dois vous avouer, j'ai un problème avec Robert Mason, cela date de *REvolution Live!* où je lui en veux d'avoir massacré, le mot est faible, les standards inattaquables de Dokken, même si avec le recul je pense que le principal coupable est George avec ses arrangements métal. Malgré tout, cela ne s'est pas arrangé avec les concerts de Big Cock et Warrant auxquels j'ai assisté, trouvant qu'il en faisait beaucoup trop et qu'il était parfois très approximatif, voilà, c'est dit. Dès le premier couplet de *Blood And Money*, je comprends que je vais devoir revoir ma copie, car juste après les premiers vrombissements de la basse de Jeff, Robert s'inscrit parfaitement dans le paysage, c'est parfait juste ce qu'il faut, sur ce morceau qui fait terriblement penser à Mr. Big et ce n'est pas le solo de shredder inspiré, à la Paul Gilbert, de George qui viendra démentir cette impression car malgré la vitesse des notes il y a toujours cette ligne harmonique, du grand art. Cet album de hard rock mélodique ne révolutionne pas le genre, peut-on le faire d'ailleurs? Alors chaque morceau porte une marque d'untel ou d'untel, à tout seigneur (oui oui) tout honneur *Shine Your Light* nous replonge dans l'univers du mythique Dokken, le phrasé de Robert ne laisse pas d'ombre planer sur le couplet, autant le refrain est lourd, autant le solo de George est très aérien, *Prison Of Paradise* est aussi dans la même veine. Sur la power ballade *We Walk Alone*, Robert est habité par le fantôme de David Coverdale, et cela le fait indéniablement, Jeff a du bien discuter avec le mixeur car sa basse est bien présente sur ce titre, et qui vous terrasse par son côté très heavy. Plus léger malgré son

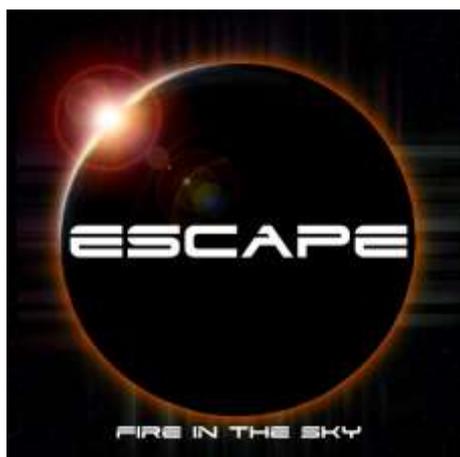
titre, *Dark Divide* qui nous rappelle pour les supers bons moments que l'on a vécu avec Gotthard et Steve Lee. Un mid-tempo aux accents de Gun, qui est rapidement entêtant, *Born Of Fire*. Les titres plus AOR, *Destiny* et *Plastic Heroes*, renferment respectivement des solos et riffs d'un Eddie qui nous a quitté récemment et d'un Angus émigré en Australie. Tout cela est complété par le moderne, *Crack The Sky*, le bluesy *Devil's Playground* et la ballade *Scars*. Rien d'original certes, et ces références par petites touches ne sont absolument pas gênantes car tout est sacrément bien exécuté. Une très bonne surprise qui me réconcilie avec Robert Mason, me rassure sur un George Lynch parfois inconstant, et me confirme les talents de compositeur de Jeff Pilson qui restera à jamais pour moi celui des titres de Steel Dragon. (Patrice Adamczak)



EPICA – OMEGA (2021 – cd 1 - durée : 70'44" – 12 morceaux / cd 2 – durée : 17'09" - 4 morceaux)

Fidèle à ses précédentes réalisations discographiques, Epica livre à nouveau une œuvre dense de métal symphonique et l'on retrouve dans ce huitième opus du groupe hollandais toutes les composantes qui font que l'on aime ou que l'on déteste ce type de musique : des orchestrations symphoniques très travaillées, la voix lyrique de Simone Simons, la voix gutturale de Mark Jansen (également guitariste), des chœurs d'opéra très travaillés (on pense parfois à Therion ou à Dimmu Borgir), des parties heavy, extrêmes et des compositions qui intègrent de manière parfaitement agencés tous ces éléments. Les titres sont parfois complexes (le titre "Kingdom Of Heaven" qui dure 13 minutes et qui est la 3^{ème} partie du tryptique débuté sur l'album "Design Your

Universe"), tout en étant puissants avec parfois des moments plus légers afin d'aérer le tout, le tout intégrant quelques nouveautés, à l'instar d'un chœur d'enfants sur "The Skeleton Key" ou les influences orientales présentes au sein de "Seal Of Solomon" et "Code Of Life". A l'instar de Nightwish, Epica a tout peaufiné dans les détails et l'on prend plaisir à s'immerger dans ce métal parfois cinématographique, à l'inverse du cd 2 qui arrive également à captiver à travers des versions acoustiques et dépouillées de titres présents sur le disque principal. On retrouve ainsi la ballade "Rivers" en version A Cappella (on se croirait dans une église), "Abyss O'Time" en celtique, "Omega" en acoustique et "ElCodigo Vital" dans une ambiance sud américaine, le tout mettant en valeur la voix si pure de Simone. Un album de grande qualité qui ne décevra pas les fans ! (Yves Jud)



ESCAPE – FIRE IN THE SKY (2021 – durée : 56'19" – 11 morceaux)

Après 8 années consacrées à Legion et son projet solo, voir Coda un projet avec Paul Sabu et Eric Ragno, Vince O'Regan se décide à donner un successeur à *Unbreakable* et *Borderline*. Pour ce nouvel opus il a débauché Graham Beales, chanteur de Storyteller's Night, un tribute band, et Irvin Parratt aux claviers, qu'il a connu en tournant Bob Catley, et malgré tout cela nous n'évoluerons pas dans la sphère fantastique de Magnum, ni d'ailleurs dans celle de Journey malgré ce que pourrait laisser penser le nom du groupe. Commençons par *Fire In The Sky*, le titre éponyme qui clôture cette galette, presque de plus de 9 minutes, une intro voix et guitare classique où les "Mama, I'm just a man" déclamés par Graham pourraient laisser croire à un hommage

à *Bohemian Rhapsody*, cette ballade dure la moitié du morceau, et puis nappe de claviers, basse ronronnante, roulement de batterie, Vince nous embarque dans de gros riffs très prog métal, avant d'entamer une orgie de solos toujours soutenus par ces méga-riffs. Dantesque !!! Plus léger, *Lost And Found*, ses nappes de claviers en intro, son couplet AOR standard et son refrain entêtant plus prog qui peut faire penser à Saga, tout comme *Destiny* lorgne vers Harem Scarem. A l'image de *Coming Home*, le reste est de l'AOR bien standard

mais qui manque un petit peu d'accroche. J'encourage donc Vince à persévérer dans le prog AOR métal, pour à défaut d'enflammer le ciel, enflammer les audiences. (Patrice Adamczak)



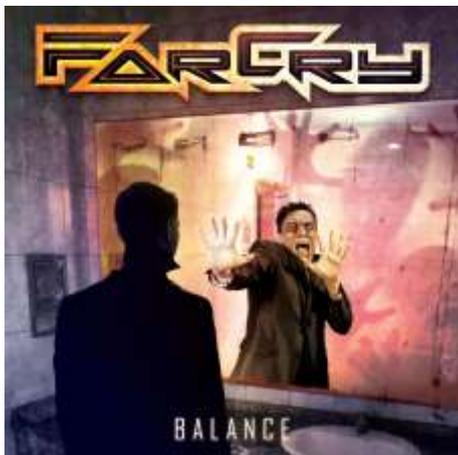
EVANESCENCE – THE BITTER TRUTH

(2021 – 47'20" – 12 morceaux)

Il aura fallu attendre dix années pour entendre de nouvelles compositions d'Evanescence, l'album éponyme étant sorti en 2011, alors que l'album "Synthesis" paru en 2017 proposait juste une relecture différentes de certains titres du combo américain. Cette nouvelle livraison de la chanteuse Amy Lee et ses comparses ne décevra pas les fans, avec un mélange bien dosé de samples d'électro ("Broken Pieces Shine", "Better Without You"), de quelques riffs lourds ("The Game Is Over", "Better Without You", "Feeding The Dark"), de moments mélancoliques (les ballades "Wasted On You" et "Far From You" où piano et voix se combinent parfaitement), avec toujours la voix fine et pleine de nuances de la chanteuse qui ressort. Le groupe américain se

permet même un clin d'œil à Within Temptation à travers "Part Of Me", un titre qui rappelle la musique de la formation hollandaise, et cela tombe bien car les deux groupes partiront en tournée en 2022 ensemble. Cela promet de belles soirées pour les fans de ces deux groupes à chanteuse. (Yves Jud)

The advertisement is for 'LES ECHOS DU ROCK'. On the left, there is a cartoon illustration of a blonde woman with glasses playing a red drum set. Above her is a banner that says 'LES ECHOS DU ROCK'. Below the illustration is the email address 'echosdurock@hotmail.fr'. On the right, the text lists the store's offerings: 'ACHAT ET VENTE VINYLES NEUFS ET OCCASIONS CD - DVD - BLU RAY T-SHIRT ROCK ET CINÉMA MERCHANDISING DIVERS...'. Below this is a box containing the address '61 RUE DE LA RÉPUBLIQUE 68500 GUEBWILLER' and the phone number 'TEL : 06.21.33.36.16'. At the bottom right, the store's hours are listed: 'HORAIRES DU MARDI AU SAMEDI 10H00 - 12H00 14H30 - 18h30'.



FARCRY – BALANCE (2021 – durée : 45'02" – 10 morceaux)

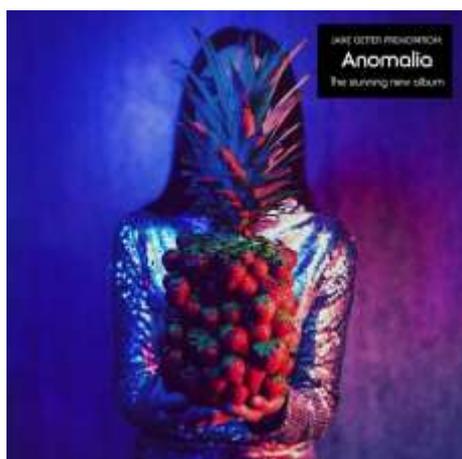
Pete Fry c'est le guitariste leader de Farcry, le groupe qui il y a dix ans placardait la calandre d'une Trabant sur son premier album. Pete vient il de l'ex Rda ? Que nenni, il est né à des milliers de miles de là, à Philadelphie, vous savez la ville de Pennsylvanie qui a vu la naissance de Cinderella, Heaven's Edge, Britny Fox et Tangier. En 2013, après avoir été à l'affiche du Firefest et du Melodic Rock Fest, des références dans le genre, il décide de stopper le groupe. Never say never, sous l'impulsion de Bob Malone son nouveau chanteur, notre ami s'est entouré de nouveaux compagnons issus de la scène du New Jersey, pour donner une suite à l'histoire. Le groupe évolue clairement dans le domaine du mélodique hard rock européen, c'est un comble quand même, avec on s'en doutait une prépondérance de la guitare de Pete au son reconnaissable. J'ai une affection particulière pour *Reaper*, avec son intro Maidenienne et son refrain très lancinant, comme un appel au secours, qui s'imprime dans votre tête, une marque de fabrique de Bob que l'on retrouve aussi sur la power ballade *Chasing Rainbows*. *Redemption* vous permettra d'apprécier les solos de Pete, et *Long Distance Love Affair* vous rappellera au bon souvenir d'Harem Scarem. L'omnipotent Steve Newman a écrit un titre pour son ami Pete, d'ailleurs moi je trouve qu'il y a un air de famille entre les deux ..., le très AOR, *I Am Your Man*. Le titre de cet album *Balance* est complètement approprié, pour le cœur de Pete tout d'abord, entre les Etats Unis, sa nation, et l'Europe, son univers musical. Et aussi pour le notre, notre cœur, qui reconnaît que le professionnalisme US est là, mais qu'il manque un peu de cette folie européenne, pour la prochaine fois souhaitons le. (Patrice Adamczak)



FM – TOUGH IT OUT LIVE (2021 – cd 1 – durée : 52'50" - 12 morceaux / cd 2 – durée : 60'30" - 11 morceaux)

Deux ans à peine après la sortie de *The Italian Job*, FM sort de nouveau un live. Vous vous dites serait-il le nouveau Mr. Big ? Que nenni hormis l'énorme standard *Though It Out*, aucun doublon entre ces deux live, la raison est simple en 2018/2019, le groupe a sillonné l'Europe pour fêter les 30 ans de l'album éponyme mythique et décidé de graver dans le marbre, enfin dans le polycarbonate ou le vinyle, un témoignage de cette tournée, comme ils l'avaient déjà fait en 2012 avec *Indiscreet*. Plutôt que la captation d'un seul concert, il s'agit là de divers d'enregistrements effectués en Allemagne et en Angleterre, mais retravaillés pour donner l'illusion d'un seul show. Premier cd, l'intégralité de *Tough It Out*, à noter quand même que cela ne s'est jamais produit lors de cette tournée. Dès les premières mesures de *Tough It Out* (le morceau), on ne peut que s'incliner encore une fois devant la voix de Steve Overland, toujours aussi cristalline avec ce léger voile qui la rend reconnaissable entre mille, quelle longévité et quel plaisir pour nos oreilles. Modèle du genre le titre est parfaitement exécuté et introduit parfaitement la suite. Ce second album dans leur discographie, datant de 1989 est un pilier de leurs set-lists, c'est avec un plaisir non dissimulé que l'on réécoute les hits que sont *Don't stop*, *Bad Luck* (co-écrit par Desmond Child), *Someday* (repris en 1993 par Mark Free) et *Burning My Heart Down* (avec exceptionnellement Didge Digital aux claviers). L'entraînant et léger *Do You Think Like Love* apparaissait encore lui 2 ou 3 fois par an sur scène, mais pour le reste il faut remonter en 1990, pour retrouver trace de la power ballade, cover d'Eric Martin, *Every Time I Think Of You*, et en 1989 pour le mid-tempo *The Dream That Died*. Les plus passe-partout, mais néanmoins agréables *Obsession*, *Can You Hear Me Calling*, *Feels So Good* n'ayant jamais eu la chance d'être interprétées devant un public, voilà chose faite. En résumé la première moitié du cd, est réellement excitante, la seconde plus anecdotique mais indispensable pour les fans addict. Second cd, lors de cette longue tournée, les anglais ont eu la bonne idée d'insérer au gré de leurs envies des titres très peu joués en live. Chronologiquement, issue de *Takin' To The Streets*, on commence par la sympathique ballade *Only The*

Strong Survive reprise en chœur par le public présent. Ensuite on bascule dans le monde d'*Aphrodisiac* avec une autre ballade, plus bluesy, introduite au piano, plus poignante aussi, *Hard Day In Hell* qui permet à Steve de nous faire passer des frissons, avant les solos de saxo et de Jim Kirkpatrick à la guitare, grand moment. Complétant cette parenthèse le country Folk *Blood & Gasoline* et le dansant *Breathe Fire*, montrent une autre facette du groupe. On quitte le siècle dernier, pour de suite se retrouver en 2009 et voir les Londoniens entamer un *Dangerous* assez musclé, uniquement sorti sur l'EP *Wildside*, qui annonçait le retour de nos amis après un silence discographique de 14 ans, ce titre est par contre apparu de nombreuses fois en bonus sur différentes rééditions. Cet E.P. était donc le préambule à l'album du renouveau, *Metropolis*, dont *Wildside* en est assurément, comme son nom l'indique, le côté le plus sauvage, cette version live montrant que FM sait aussi hausser le ton pour le meilleur, et avec *Hollow* et *I Ain't The One*, pour le plus mélodique. Plus communs dans les set-lists récentes, *Tough Love (Rockville)* aux accents Leppardiens et le moderne *Digging Up The Dirt (Heroes & Villains)* terminent ce voyage dans l'histoire du groupe, enfin presque. Pour clôturer ce pseudo-concert quoi de mieux que de revenir au bon vieux temps avec le cover de Gladys Knights & The Pipes, popularisé par Marvin Gaye et introduit dans la Rocksphère par Creedence Clearwater Revival, *I Heard It Through The Grapevine*, le discret Steve se permet même de plaisanter avec le public pendant ses vocalises d'intro. Le groupe utilisait ce cover surtout en festival, sûrement pour mieux accrocher ceux qui les découvraient, j'ai donc eu la chance, s'en est une assurément, de voir et d'entendre 4 fois ce morceau être interprété en live, la version gravée sur cet album est sans aucun doute la meilleure jamais entendue et me fait regretter de ne pas avoir été là ce soir là. A noter que la prise de son et le mixage restituent fidèlement ce qu'est que le groupe est sur scène, même si ce live est destiné aux aficionados, il doit permettre aux plus réticents de succomber une bonne fois pour toute. Entouré de ses complices de toujours ex-Samson, Pete Jupp et Mev Goldsworthy, Steve prouve qu'il faudra encore compter longtemps sur le groupe pour distiller ses mélodies aux quatre coins du continent. (Patrice Adamczak)

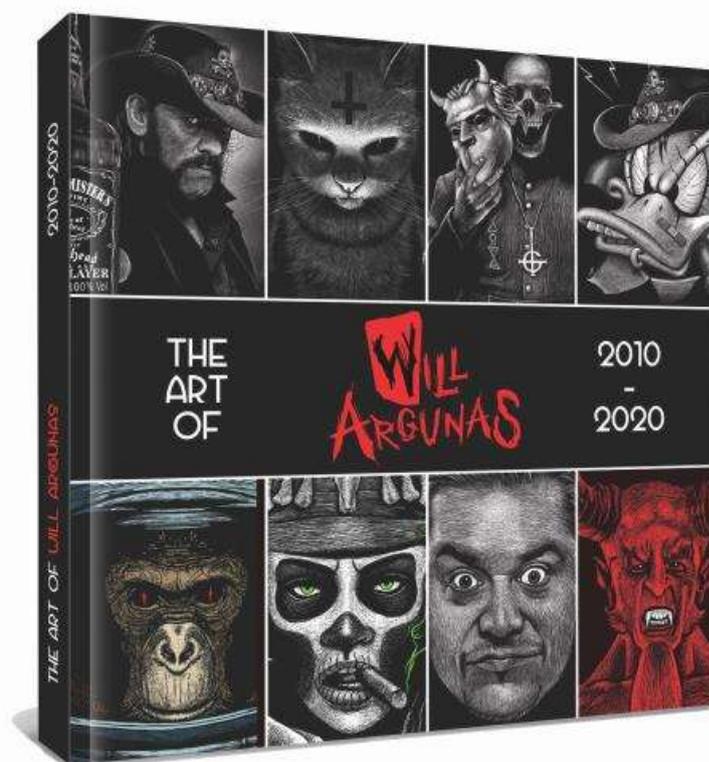


JANE GETTER PREMONITION - ANOMALIA

(2021 – durée : 45'16" - 9 morceaux)

On ne présente plus Jane Getter aux amateurs de guitare, la dame a en effet derrière elle, une bien belle carrière de musicienne et six ans après "On" (2015), la voici de retour avec un excellent nouvel album intitulé "Anomalia". Un disque où elle est entourée d'un line-up XXL, avec notamment les batteurs Chad Wackermann, l'ancien compagnon de route de Frank Zappa et d'Allan Holdsworth, et Gene Lake (ELP, King Crimson), les bassistes Stu Hamm et Mark Egan, qui ont notamment travaillé avec respectivement Joe Satriani et Pat Metheny, et le claviériste Adam Holzman qui a notamment joué avec Miles Davis et Steven Wilson, et qui n'est autre que le mari de Jane Getter. Les neuf titres, tous signés par la guitariste et dont seulement trois sont des

instrumentaux, font voyager entre jazz fusion de haut vol et prog rock délicat, sans jamais sombrer dans la démonstration technique. "Kryptonite" et son riff lourd, qui ouvre l'album, voit le guitariste Alex Skolnick (Testament) se joindre au "Premonition", dans un registre fusion qui est loin d'être inconnu pour l'ancien élève de Joe Satriani, que l'on a en effet, déjà pu apprécier notamment aux côtés de Michael Manring dans Attention Deficit. "Lessons learned" tout en maîtrise avant un excellent "Dissemble" où s'invitent Alex Skolnick et Vernon Reid, le guitariste de Living Colour (sur le précédent album c'est Corey Glover qui se chargeait du chant), ouvrent sur le délicat et progressif "Alien refugee" avec Randy Mc Stine au chant et l'orgue d'Adam Holzman. Jane Getter et Alex Skolnick se retrouvent encore sur "Still here" avant "Answers", "Queen of spies" et "Disappear" où la guitariste livre quelques autres facettes de son talent, comme sur "Safe house" qui clôt le disque avec la musicienne, seule à la guitare classique. Une mention particulière pour le très beau packaging de ce cinquième album de la dame, en ces temps où les disques "physiques" sont de moins en moins prisés... (Jean-Alain Haan)



THE ART OF WILL ARGUNAS

Un livre monstrueux ! Plus d'un kg de dessins !!!

Sérigraphies, affiches de concert, affiches de festivals, pochettes d'albums, croquis de festivaliers du Hellfest, portraits d'artistes, collaborations avec New Noise, Eblastshop, Radio Metal, crayonnés, anecdotes, projets refusés, inédits ...

10 ans d'artwoks au service du Rock et du Metal !

224 pages couleurs - Format 24x24 cm - Couverture souple
Imprimé en France
40 euros

www.etsy.com/fr/shop/willargunasshop



G.O.A.T – ALPHA Ø

(2020 – durée : 35'29" – 10 morceaux)

Apparu en 2005, G.O.AT (qui signifie chèvre !) a pris son temps avant de sortir son premier opus "Back To Rock" en 2013, suivi par l'album "Synthetic System" en 2017. "Alpha Ø" est donc le troisième album de la formation helvétique, l'occasion de découvrir Greg Towers le troisième vocaliste du groupe qui a remplacé en 2017 la précédente chanteuse Fane Jerry qui avait elle-même pris la place de Dean Crown le chanteur initial ! Les nouveaux morceaux évoluent dans différentes sphères musicales, avec des claviers qui mènent la danse, avec des sons électro ("Looking Back", "Discover The Known", "Black Sky"), mais aussi dans un créneau un peu progressif ("Omega"). Le chant est souvent assez théâtral ("Here To Stay", "Alpha Ø"), pas toujours facile

à appréhender (j'avais d'ailleurs beaucoup plus accroché sur le chant lorsque j'avais vu le groupe en live lors du festival "Notre région a du talent" à Vallorbe en septembre dernier), alors que les riffs apportent par moments, un côté hard ("Warm Fusion", "Omega 99") ou heavy ("Alpha Ø"), avec en fond un peu de groove ("Black Sky", "Alpha Ø", un titre où la section rythmique apporte un plus). Au final, un métal qui par son côté hybride nécessitera quelques écoutes pour bien le comprendre. (Yves Jud)

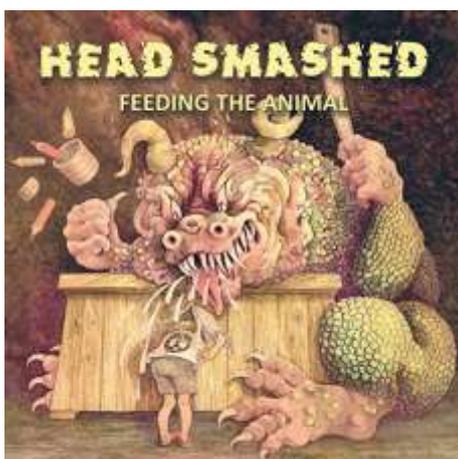


DAEMON GREY – FOLLOW YOUR NIGHTMARES

(2021 – durée : 35'12" – 11 morceaux)

Daemon Grey est une formation canadienne venant de Toronto et qui porte le nom de son leader, Daemon Grey qui tient le poste de chanteur et nul doute que cet opus va attirer un public large, car la musique proposée est très variée et mélange allègrement indus, électro, gothique, pop et métal. En effet, c'est comme si Daemon Grey avait mis dans un chaudron, Rob Zombie, Lordi, Ministry, The 69 Eyes, Marilyn Manson, Five Finger Death Punch et mélangé le tout pour le restituer à sa sauce et ça fonctionne parfaitement, d'autant que la production est imposante et sied parfaitement à ce métal aux multiples visages. Le groupe est ainsi aussi bien à l'aise sur les morceaux accrocheurs ("XXX"), denses ("Nature Of My Beast") que sur les

ballades ("Stoned And Alone", "Isolated" qui font penser à Five Finger Death Punch, "Sworn To Black"), avec à chaque fois un chant adapté (moderne, rauque, gothique). Pas de doute, un bel avenir s'annonce pour Daemon Grey, d'autant qu'il a également beaucoup travaillé sur le visuel. (Yves Jud)

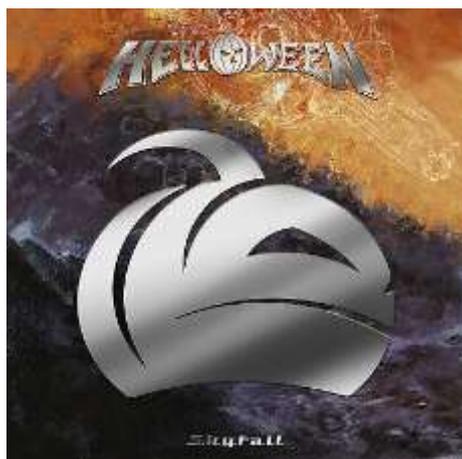


HEAD SMASHED – FEEDING THE ANIMAL

(2014 – durée : 27'09" – 9 morceaux)

Avec 9 morceaux au compteur en moins de 28 minutes, il est clair que Head Smashed n'est pas un groupe progressif, car à l'image de son album à la pochette délirante, ce trio helvétique s'est fait spécialiste dans un rock léger ("Dead Mr. Wise Guy") proposé à travers des titres courts et qui possèdent tous un côté festif. Cela se découvre sur chaque composition et même si le fun est de mise à tous les niveaux (textes compris), force est de reconnaître que les suisses savent le proposer de différentes manières, à partir d'ambiances celtiques légères ("Holy Monday", "Riot"), de rythmiques sautillantes ("Throw Away"), de riffs courts ("I Am A Wiener"), le tout influencé par les locomotives américaines du genre, Green Day et The Offspring. Une nouvelle fois,

merci à l'infatigable Régis Delitroz (www.redelrock.com), qui m'a fait parvenir cet album de punk rock, qui même s'il date de 2014 (un autre album intitulé "President Nathaniel" est sorti en 2018), tient toujours la route tout en ayant le mérite de nous sortir de cette morosité ambiante. (Yves Jud)



HELLOWEEN – SKYFALL (2021 – durée : 19'32" – 2 morceaux)

Lorsque Helloween a annoncé en 2016 que le groupe partirait en tournée avec plusieurs de ses anciens membres, personne ne savait si cette "union sacrée" allait perdurer et même si un live intitulé "United Alive In Madrid" est sorti en 2019, peu de fans misaient sur un retour en studio du groupe. C'est chose faite ou presque puisque Helloween sortira un album éponyme en juin de cette année. Dans cette attente et pour mettre l'eau à la bouche de son public, le septuor (et oui, sept musiciens !) a sorti "Skyfall", que le label Nuclear Blast propose sous la forme d'un digipack (avec la citrouille, l'emblème du groupe en relief) avec deux versions du morceau. La première dure sept minutes, alors que la deuxième dépasse les douze minutes. Les deux versions sont excellentes (les montées en puissance des guitares, les passages

chantés à plusieurs) et l'on retrouve avec plaisir ce power métal, marqué par les trois chanteurs (Kai Hansen, Michael Kiske et Andy Deris) qui s'en donnent à cœur joie et même si la version normale est déjà excellente, la plus longue se révèle encore plus épique avec des pistes de chant placées différemment, des passages de guitare remaniés, un passage symphonique et des montées en puissance qui s'imbriquent parfaitement à des moments plus calmes. Helloween est vraiment de retour et il le fait savoir à travers "Skyfall" et l'on attend maintenant avec impatience l'album studio. (Yves Jud)



HEART HEALER – THE METAL OPERA BY MAGNUSS KARLSSON (2021 – durée : 61'56" - 10 morceaux)

Imaginé par Magnus Karlsson, qui en avait le projet depuis un moment, et supervisé et financé par Frontiers Music, le label transalpin ayant décidé de se faire plaisir en la circonstance, ce *Metal Opéra* a de quoi séduire. Magnus Karlsson, guitariste, multi-instrumentiste, compositeur, arrangeur et producteur suédois, qu'on ne présente plus, a travaillé seul pour la création de cet opus en se gardant les parties de guitares, basse et claviers et s'attachant les services d'un mini orchestre composé d'un violoniste, d'un violoncelliste et d'un batteur. Il a aussi, et surtout, fait appel à pas moins de 7 chanteuses pour réaliser la prestation vocale dont Adrienne Cowan (Masters of Ceremony, Seven Spires) dans le rôle principal, celui d'une jeune fille qui se réveille

amnésique, mais douée de pouvoirs sensoriels extraordinaires. Les parties instrumentales sont riches et les orchestrations, souvent épiques, donnent beaucoup de volume aux compositions. Les soli de guitare sont somptueux tantôt très techniques, tantôt très mélodieux. Les arrangements sont très travaillés et la complémentarité entre Magnus et l'orchestre est remarquable, même si le batteur en fait parfois un peu trop avec un double pédalage qui ne s'impose pas toujours ("Into the Unknown"). Les compositions sont plaisantes et cette galette s'écoute vraiment bien. Que manque-t-il alors à ce *Metal Opéra* pour ce hisser au niveau des maîtres du genre (Tobias Sammet's Avantasia, Nightwish et surtout Therion) ? D'abord le manque de variations dans le registre vocal des interprètes, si célèbres soient-elles. "Opéra" suppose du chant lyrique, or il n'y en a pas et la tessiture des différentes vocalistes est très proche. Le fait qu'il y ait 7 chanteuses ne donne, bizarrement, pas de variété dans le chant, ou trop peu. Seule Anette Olzon (ex-Nightwish) tire son épingle du jeu dans le magnifique "Weaker". On aurait volontiers accueilli Heidi Parviainen (Dark Sarah) ou Lori Lewis (Therion) dans la liste des invitées pour apporter une dimension soprano dans le chant. Il n'y a pas non plus de véritable duo au niveau vocal, même si les polyphonies proposées sont superbes, et l'absence de voix masculine donne moins de relief à certaines compositions. On

a même parfois le sentiment que certains morceaux sont interchangeable, car on passe de l'un à l'autre sans véritable rupture. En clair, c'est beau mais ça mériterait plus de diversité. Ce qui fait que l'ensemble ronronne bien avec des envolées épiques très réussies, ça nous apporte du plaisir car c'est très réussi musicalement avec un guitariste de haut rang et c'est bien chanté. Mais il manque une âme à cet album même si on sent que le grand Magnus a mis ses tripes dans l'affaire. Mais n'est pas Tobias Sammet qui veut... (Jacques Lalande)



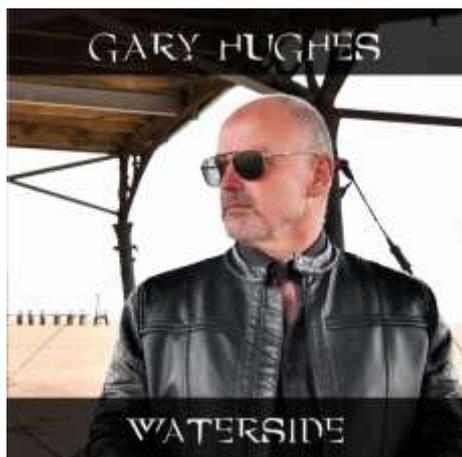
JOEL HOEKSTRA'S 13 – RUNNING GAMES

(2021 – durée : 52'53" – 11 morceaux)

Deux albums instrumentaux autoproduits restés confidentiels au début du siècle, malgré la présence de Virgil Donati sur le second, un style jazz rock fusion devant sans doute encore s'affiner, un acoustique sorti en 2007, qui ne changera nullement la donne, tel est le démarrage de carrière de notre guitar hero. Ce qui va changer sa vie, c'est une audition l'année précédente pour remplacer Reb Beach au sein de Night Ranger, dans le même élan, le groupe ayant de grosses disponibilités, l'automne et l'hiver, il se produit sur les tournées lucratives du Trans Siberian Orchestra, ainsi qu'à Broadway dans la comédie musicale Rock Of Ages. Souhaitant s'émanciper, il rejoint en 2014, Whitesnake et Reb Beach ... dans la foulée il sort un nouvel

album solo, sous le nom de Joel Hoekstra 13. En 2021, arrive un nouvel effort avec la même équipe que le précédent, ses potes vocalistes Russel Allen (Symphony X, Allen Lande, Adrenaline Mob) et Jeff Scott Soto (la liste est trop longue...) qui n'assure ici que les backing, Tony Franklin (Blue Murder, Lana Lane, The Firm, ...) à la basse et Vinny Appice (Dio, Black Sabbath, Lana Lane) à la batterie, rejoints par Derek Sherinian (Dream Theater, Sons Of Apollo, Black Country Communion) aux claviers. Tout de suite on ressent une plus grande cohésion que sur son opus précédent, et moi qui n'est jamais été un fan de Symphony X, je trouve que le groupe permet de rendre hommage au talent exceptionnel de cet immense chanteur qu'est Russel Allen. Dès l'intro de *Finish Line*, on devine la crinière blonde du guitar hero s'agiter, manche de Gibson fièrement pointé vers le ciel, le riff d'entrée donne le ton, on entre direct dans l'univers de Ronnie James Dio, un Russel habité par son fantôme entonne le couplet, le refrain lui est beaucoup plus AOR ce qui donne une réelle fraîcheur à ce morceau même si cela paraît quelque peu anachronique, et pour couronner le tout Derek et Joël s'affrontent en soli après de nombreux breaks, Vinny a du en avoir des frissons. Va t'on se remettre de ce démarrage ? Pas sur ... *I'm Gonna Loose It*, au son plus moderne mais qui nous emmène dans plein d'univers, nous envoûte et ne nous lâche plus, l'archétype du hard rock old-school moderne. L'univers de ce second album est clairement de mélanger des influences des 80's avec des sonorités modernes et des refrains catchy très AOR. Par exemple, *Fantasy* aux accents de l'Arc en Ciel (Rainbow), et du Serpent Blanc (Whitesnake), mais avec des guitares, des breaks et un chant extrêmement actuels ou *Lonely Days* et son intro qui renvoie à Queensrÿche, avec un refrain à la Harem Scarem. Pas de pales copies, mais de sacrés bon morceaux qui revisitent 40 ans de musique qui nettoie les cages à miel comme disait un célèbre animateur radio. *Cried Enough For You* est un mid tempo qui met Chris De Garmo sur le chemin de Mister Padovana, rhaaaaaaaa. Cette fusion permet d'inventer le HAOR (H pour heavy), pour *That Was Mine* avec son couplet qui bastonne, Russel rappelle qu'il excelle dans le genre, avant d'enchaîner avec un refrain tout en douces harmonies, et que Joel et Derek de nouveau s'affrontent. On se souvient aussi, qu'avant les 80's, il y avait les 70's et un célèbre dirigeable (Led Zeppelin), les guitares orientales de *Heart Attack*, son refrain à la Blue Murder, changement de rythme avec un Derek qui se prend pour John Lord (Deep Purple). Plus attendus, la ligne de chant et la structure de *Hard To Say Goodbye* rappellent que JSS n'est pas très loin et veille au grain, mais Joël par un solo inspiré rappelle que c'est quand même lui le patron. Pas de résumé de toute une époque sans la Power Ballad, c'est fait avec *How Do You* et ses jolis accents Coverdaliens. Plus surprenant est le final avec une ballade très westcoast, *Running Games*, qui permet d'inviter le percussionniste le plus reconnu au monde, Lenny Castro (Toto, Joe Bonamassa, ...) pour caresser quelques peaux tout en subtilité. Un chanteur au top de sa forme,

des instrumentistes d'exception, des titres inspirés qui ne réinventent pas le genre, mais le magnifie, un groupe enfin, qui concrétisent un projet avec ce *Running Games* de très bonne facture qui installe Joel Hoekstra dans les incontournables du genre avant un Panthéon. (Patrice Adamczak)



GARY HUGHES – WATERSIDE

(2021 – durée : 49'48" – 10 morceaux)

Gary Hughes a déjà une carrière bien remplie avec quatorze albums avec Ten, dont il est le leader, mais également en solo, puisque "Waterside" est son huitième opus sous son nom. Grâce à son timbre de velours et sa voix chaude, le chanteur compositeur britannique arrive à séduire aussi bien dans le registre des titres calmes ("Screaming In The Halflight", "When Love Is Done") empreints de feeling et c'est d'ailleurs par un piano que débute "All At One It Feels Like I Believe", un titre qui fait étalage du talent du musicien, que ceux plus musclés. Justement, l'album comprend également quelques autres moments de haut vol, à l'instar du très mélodique "Lay Down", du hard "Save My Soul", avec à chaque fois des soli de guitares percutants et

inspirés, au même titre que les claviers ("The Runaway Damned"). Il faut dire que Gary a fait appel à deux de ses compères dans Ten, l'excellent guitariste Dan Rosingana, mais également le batteur/claviériste Darrel Treece-Birch pour solidifier l'ensemble. Assurément "Waterside" ne décevra pas les fans de l'artiste, mais également tous les adeptes de bon rock mélodique. (Yves Jud)



INGLORIOUS – WE WILL RIDE

(2021 – durée : 44'13" - 11 morceaux)

Ce *We will ride* est le quatrième album studio des britanniques d'Inglorious après *Ride to Nowhere*, en 2019, qui avait été chroniqué en des termes très élogieux dans votre mag favori (n° 153). Malgré un line up en perpétuel remaniement, avec l'arrivée deux nouveaux guitaristes, Danny Dela Cruz et Dan Stevens, et d'un bassiste, Vinnie Cola, le quintet poursuit lentement et sûrement son ascension dans un style de hard old school d'une belle maturité avec un chanteur exceptionnel en la personne de Nathan James (Trans Siberian Orchestra, Uli Jon Roth) fondateur et maître à penser du groupe, qui s'était fait connaître par sa participation aux émissions télévisées *The Voice* et *Superstar*. Le géant blond (un physique rappelant Robert Plant)

possède un timbre de voix éraillé très accrocheur, un peu soul, faisant penser aux grands hurleurs des seventies (David Coverdale, Glenn Hughes, Ronnie James Dio...). Mais la prestation vocale, si fabuleuse soit-elle, n'est pas le seul atout de cette galette qui rend au hard-rock ses lettres de noblesse. Si on avait été surpris par la puissance de feu développée par Inglorious dans l'opus précédent, ici c'est la diversité qui est impressionnante, chaque titre étant très différent des autres, rappelant à chaque fois de glorieux aînés dans un style pourtant très personnel. L'ensemble dégage une vraie cohérence en restant dans un cadre stylistique bien défini et une vraie richesse par l'éventail d'ambiances proposé, ce qui fait de ce *We will Ride* une vraie pépite. Les parties de guitare sont également monumentales, les deux nouveaux venus n'ayant pas mis de temps pour marquer leur territoire. Les mélodies sont très accessibles et les refrains font mouche, tandis que la section rythmique envoie de l'épais. "She won't let you go" ouvre énergiquement les débats avec un solo de guitare incisif, suivi de "Messiah" aux riffs bien lourds, sur un mid-tempo, avec des variations dans la voix de Nathan tout à fait magistrales. "Medusa" développe une ambiance bluesy un peu sudiste rappelant le *Physical Graffiti* de Led Zep alors que le superbe "Eye of the Storm" avec des orchestrations très nuancées donne encore à Nathan l'occasion de briller. "Cruel Intentions" lorgne plutôt du côté de Foghat tandis que le rock très charpenté, aux riffs saccadés et aux accents du sud, de "My Misery" évoque Black Stone Cherry. Dans "Do you like it", c'est Deep Purple qui est à l'honneur alors que pour le très mélodique "We will meet

again" le curseur est plutôt du côté de Thunder. Le final est remarquable avec "He will provide", un titre un peu orientalisant avec un côté funky pas désagréable et un refrain irrésistible, "God of War" avec son intro à la Ten Years After, des riffs très électriques et un chant très sensuel et "We will Ride" qui donne à cette galette un épilogue alliant puissance et finesse. Il n'y a rien à jeter dans ce *We will Ride* qui place Inglorious en tête de peloton dans le créneau du hard revival avec un chanteur absolument fabuleux. (Jacques Lalande)



INTELLIGENT MUSIC PROJECT VI – THE CREATION

(2021 – durée : 49'23" – 12 morceaux)

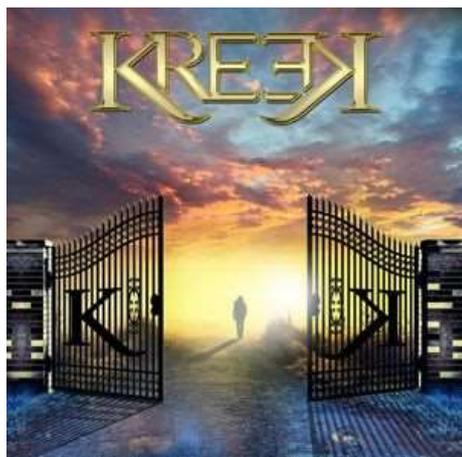
Intelligent Music Project est le projet initié par l'homme d'affaires bulgare Milen Vrabevski, mais également philanthrope, producteur, compositeur et musicien. "The Creation" est le cinquième opus de ce projet dont la particularité est d'avoir sur chaque album des invités (certains présents sur plusieurs albums), qui autour d'un noyau dur composé de certains des meilleurs musiciens bulgares apportent chacun leur contribution. On retrouve ainsi pour ce volume IV, au micro, les habitués Ronnie Romero (Rainbow, Lords Of Black, CoreLéoni, Vandenberg, ...), John Payne (Asia) et Rich Grisman (River Hounds), mais également deux nouveaux invités, en l'occurrence deux batteurs, Bobby Rondinelli (Rainbow, Axel Rudi Pell, ...) et Todd Sucherman (Styx). Du beau monde, pour un album très mélodique qui intègre de l'AOR ("The Story"), des passages acoustiques, de l'accordéon ("Back To the Truth"), du jazz, de la guitare hispanique ("Let It Go"), du symphonique, du progressif et du hard ("I Know"), le tout chanté par des vocalistes aux timbres différents, soit individuellement, soit en duo, soit en trio, le tout s'imbriquant parfaitement. Un album de qualité qui ne peut qu'inciter à l'écoute des opus précédents. (Yves Jud)



CHEZ KANE (2021 – durée : 46'47" - 10 morceaux)

Frontiers Records a donné au suédois Danny Rixon, fondateur, chanteur et producteur de Crazy Lixx, l'opportunité de repérer et de produire de jeunes talents. Son premier choix fut d'envisager une collaboration avec la chanteuse anglaise Chez Kane, qui s'était fait connaître en publiant trois albums avec son groupe Kane'D où Cheryl (son prénom d'état civil) partage le chant avec Stacey et Stéphanie, ses deux sœurs. Le but avoué de Danny est d'occuper un espace aux côtés de Robin Beck, Sandy Saraya ou Lee Aaron. La pochette comme la musique nous replongent directement au début des 90's, la voix nous caresse dans le sens du poil sur *Better Than Love*, ce mid-tempo très west coast sublimé par un saxo qui évoque *You Belong To The City* de Glenn Fey, avec son refrain facilement mémorisable, ce titre va devenir un standard du genre. De la west coast à l'AOR, il n'y a qu'un pas, que franchit allègrement l'anglaise pour des morceaux taillés pour les radios comme l'aérien *Die In The Name Of Love*, l'entraînant *Ball N' Chain*, et l'envoutant *Dead End Street* qui sonne le retour de notre ami saxophoniste. Le point d'orgue de cette facette est le single *Top Late For Love* où après un refrain très entêtant, Chez Kane vient titiller Pat Benatar sur un final dont l'Américaine avait le secret. *Get It On* qui n'a rien à voir avec le hit de T.Rex, n'en est pas moins de la pop glam musclée rendant hommage à une certaine Suzi, tout comme sur *Rocket On The Radio* où elle hausse le rythme et le niveau sonore, pour devenir bougrement sauvage, avant d'entonner l'hymne *All Of It*, taillé pour la scène, qui n'est pas sans rappeler le hit d'une ex-Runaways. Le feu d'artifice est sans conteste *Midnight Rendez Vous*, morceau jouissivement speed où la chanteuse, plus proche de ce qu'elle fait avec Kane'D, s'époumone sur ce titre qui devrait tout balayer sur son passage à la fin d'un concert. La testostérone diminue avec la power ballade *Defender Of The Heart*, indispensable à ce genre d'album. Paris gagné pour Danny, Chez Kane est bien partie pour se

faire une place au soleil au sein des princesses citées précédemment qui ont enchantées nos oreilles et nos yeux, reconnaissons le aussi. (Patrice Adamczak)



KREEK

(2021 – durée : 45'47" – 10 morceaux)

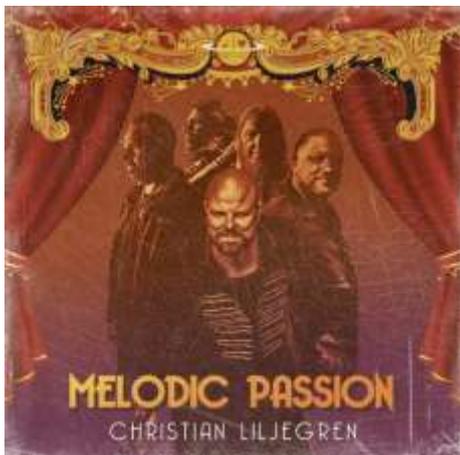
Après son départ de Bigfoot, Anthony Mills a été contacté par Frontiers pour savoir s'il souhaitait continuer à travailler avec eux. Cela a motivé le vocaliste à chercher de nouveaux musiciens pour l'accompagner et c'est ainsi qu'il a trouvé le guitariste Nick Clarke, le bassiste Lee Andrews et le batteur Seb Sweet, le quatuor se regroupant sous le nom de Kreek. D'emblée et pour démontrer qu'il n'est pas là pour faire de la figuration, le combo balance "At The Bottom Of Hell", le titre le plus long de l'opus et qui est une parfaite introduction à la musique du groupe qui est du hard rock varié, certes classique, mais efficace. Pour enfoncer le clou, Kreek envoie le racé "Missiles", un titre rapide et racé. Le reste est plus diversifié et va du hard mélodique teinté de groove ("Million Dollar Man") à la Extreme, teinté d'un brin de sleaze ("One Voice"), le tout permettant à Anthony Mills de moduler sa voix. Son timbre colle parfaitement au mi-tempo hard ("Stand Together") mais également aux compos plus calmes, en l'occurrence la ballade "Your're On Your Own", qui clôt cet opus qui tient la route. (Yves Jud)



LAZULI – DÉNUDÉ

(2021 – durée : 66'52" – 16 morceaux)

Chacun a abordé différemment la période de confinement liée à la pandémie. Certains sont restés passifs dans l'attente du retour à la normale, alors que d'autres ont choisi d'aller de l'avant et d'être créatifs. C'est le cas du groupe de rock progressif Lazuli qui a profité de cette période si particulière pour revisiter des titres de ses huit albums (le livret accompagnant le cd donne d'ailleurs des informations sur les morceaux choisis et les instruments utilisés pour les nouvelles versions) et les proposer sous des formes différentes en acoustiques ou semi-acoustiques (le groupe a quand même utilisé des guitares électriques). A noter que l'album est sorti symboliquement le 16 mars 2021, cette date n'étant pas choisie au hasard, puisque le groupe est monté sur scène la dernière fois un an avant, le 16 mars 2020, la tournée s'arrêtant le jour d'après. Connaissant la finesse musicale habituelle de la formation hexagonale (qui rencontre beaucoup de succès à l'étranger), la relecture de sa musique sous une forme plus épurée met en avant encore plus toutes les subtilités des compositions, cela étant parfaitement flagrant lorsque le piano accompagne la voix de Dominique Leonetti, dont la fragilité ressort de manière encore plus forte ("J'attends le printemps", "15H40"). Les arrangements ont été peaufinés (mais également les chœurs) par les musiciens et même si les versions sont proposées sous un format plus "dépouillé", il n'en reste pas moins que de nombreux instruments (guitare 12 cordes, guitare pédal steel, mandoline, accordéon, ...mais également la Léode, la guitare si particulière inventée par le groupe) viennent étayer les titres leurs conférant une richesse différente ("Naif" avec ses percussions plus mises en avant qui se couplent aux sonorités orientales) par rapport aux versions originales. Cet opus marque également l'arrivée du guitariste Arnaud Beyney, qui s'est parfaitement intégré au reste du groupe suite au départ surprise l'année dernière de Gédéric Bayard. Lazuli a donc réussi son pari de proposer quelque chose de positif dans cette période si particulière grâce à son album, qui pour s'apprécier pleinement doit s'écouter au calme. (Yves Jud)



CHRISTIAN LILJEGREN – MELODIC PASSION

(2021 – durée : 45'16" - 9 morceaux)

Christian Liljegren est le chanteur et parolier de Narnia, un groupe de power mélodique suédois d'obédience chrétienne. Âgé de 50 ans, ayant été le vocaliste d'une bonne douzaine de formations scandinaves, il se lance dans une carrière solo et se confronte au difficile défi de la composition. Sur ce point, on a tout lieu d'être rassuré car musicalement, cette galette est un petit bijou de hard qui rappelle des aînés prestigieux tels que Uriah Heep, Europe, Rainbow ou Deep Purple. Par, contre, ce qui très pénible, c'est la dimension religieuse qui envahit littéralement les paroles de tous les titres, à faire de cet album un véritable instrument de prosélytisme. C'est lourd et surtout dommage car j'ai acheté un album de heavy métal, pas le livre de chants de la paroisse. A la fin, on frise la crise de foi... Ceci mis à part, on retrouve avec un vrai plaisir la voix de Christian (le bien nommé) qui rappelle parfois celle de David Byron (Uriah Heep), Joey Tempest (Europe), Nathan James (Inglorious) ou David Coverdale. Notre apôtre débute sa croisade avec "Melodic Passion" où l'on retrouve quelques touches de power, mais surtout la guitare lumineuse de son disciple Stephen Carlsson qui va briller de tout son éclat sur l'ensemble de cet opus, que ce soit au travers de riffs puissants ou de soli parfois incisifs, parfois très mélodiques, ou encore à l'acoustique comme dans le superbe morceau "This is my love song". Les trois autres rois mages sont Olov Andersson, magistral aux claviers, Per Schelander à la basse et Andreas Johansson derrière les fûts, la section rythmique rendant une copie sans faute. D'une façon générale, en plus d'un son généreux qui met le curseur beaucoup plus près du hard classique que du power, les mélodies sont accrocheuses et les refrains font mouche. C'est très varié avec des titres énergiques comme "The Victory" avec un riff d'enfer et une voix rageuse ou "The Rock" avec un Stephen Carlsson touché par la grâce divine, des titres qui se rapprochent clairement d'Uriah Heep comme "Dead or Alive" avec un orgue qui croise le fer avec une guitare pétillante sous couvert de chœurs magnifiques ou "This is my love Song" dans lequel la voix superbe de sensibilité de Christian rappelle celle de feu David Byron, une longue ballade qui prend aux tripes ("I breathe") avec une montée en puissance fabuleuse et un solo de gratte qui n'est pas donné au premier venu ou "History" qu'Europe n'aurait pas renié. Mais le morceau phare de cet album est sans conteste "Salute for the King" dont l'intro au clavecin et à la guitare acoustique est suivie par un développement très catchy sur lequel plane l'âme de Deep Purple avec un solo de guitare très Blackmorien. Il est excellent mais aussi très contrasté cet opus, qui associe une musique plutôt diabolique à un message très chrétien. Ainsi soit-il. (Jacques Lalande)

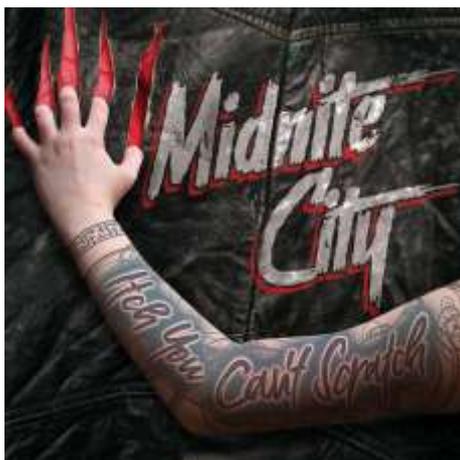


MAVERICK – ETHEREALITY

(2021 – durée : 39'27" – 10 morceaux)

Maverick aura mis un peu plus de temps pour réaliser son quatrième opus (la pandémie n'est pas étrangère à ce délai supplémentaire, le nouveau batteur Jason Steve Mageney n'ayant pu enregistrer qu'au cours de l'année 2020 ses parties de batterie), l'espace entre les albums précédents (en ne tenant pas compte du EP "Talk's Cheap sorti en 2013) étant de deux années ("Cold Star Dancer" en 2018, "Big Red" en 2016 et "Quid Pro Quo" en 2014). Il faut dire que "Cold Star Dancer" avait mis la barre très haut, mais pas de soucis, le groupe de Belfast a réussi à garder le niveau avec des compositions efficaces ("Falling") dans un style basé hard classique ("Switchbalde Sister") mais enrobé de grosses mélodies ("The Last One") qui séduisent d'emblée. Il faut dire que le fait de bénéficier de plusieurs musiciens qui assurent les chœurs avec des "ooh, ooh" ("Switchbalde Sister") est un atout de taille, au même titre que d'avoir un vocaliste de la trempe de David Balfour qui combine un chant puissant, chaud et mélodique. Dans toutes les configurations il est à l'aise et lorsque cela débute calmement ("Never") avant de prendre de l'ampleur, il s'en sort parfaitement, pendant

que son frère Ryan forme le duo parfait de guitaristes avec son collègue Ric Cardwell. On remarquera que le quintet a intégré des claviers, mais de manière discrète sur le rapide "Angels 6", preuve que le quintet n'est pas à cours d'inspiration. Encore un sans faute pour la formation irlandaise. (Yves Jud)

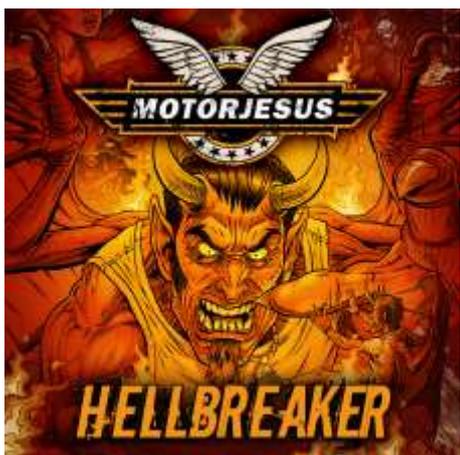


MIDNITE CITY – ITCH YOU CAN'T SCRATCH

(2021 – durée : 42'19" – 10 morceaux)

A travers son nouvel opus "Itch You Can't Scratch", qui fait suite aux très remarquables "Midnite City" en 2017 et "There Goes The Neighbourhood" l'année suivante, Midnite City maintient le cap en mettant en avant un hair glam sleaze métal toujours aussi accrocheur. En effet, on retrouve tous les atouts du style : des compositions auxquelles on adhère immédiatement et qui nous plongent de l'autre côté de l'Atlantique sur la côte californienne avec des refrains que l'on a envie de chanter ("I Don't Need Another Heartache", "Fire Inside", "Atomic", avec parfois des "ooh ooh" ou "yeah yeah" disséminés au sein des titres) avec de gros côtés mélodiques (le mi-temps "Fire Inside") mis en valeur par les claviers ("Blame It On Your Lovin'").

Les morceaux sont également nerveux ("Grawlin' In The Dirt" avec une basse bien présente) avec toujours des soli de six cordes étincelants ("Darkest Before The Dawn") et quelques nouveautés tels que le chœur d'enfants qui introduit "They Only Come Out At Night", un titre qui fait penser à Def Leppard. Pour parfaire cet opus très complet, la formation britannique n'a pas oublié l'indispensable ballade "It's Over" qui complète cet album addictif. (Yves Jud)



MOTORJESUS - HELLBREAKER

(2021 – durée : 44'35" - 11 morceaux, 44' 35)

De 1992 à 2006, ils se sont appelés The Shitheadz (terme d'argot signifiant "Les Connards") puis, suite à l'interdiction du groupe dans de nombreux états américains, ils sont devenus Motor Jesus, puis Motorjesus. Entre temps ce quintet allemand, originaire de Möchengladbach, est devenu un trio assisté de Dominik Kwasny à la basse. Toujours est-il que je ne sais pas à quoi il carbure, mais le bolide a des chevaux sous le capot et quand il est lancé, il fait des ravages. C'est du hard brut de décoffrage qui fait forcément penser à Motörhead avec la voix éraillée de Christoph Birx, moins caverneuse que celle de Lemmy mais tout aussi puissante, la guitare incisive de Andreas Peters, qui distille des riffs destructeurs et des soli efficaces, et la section

rythmique qui envoie du lourd avec des lignes de basse monumentales et un batteur qui plante des clous de charpente (Oliver Beck). Ce *Hellbreaker* est leur 6^{ème} album (dont un live). Leur style, en plus de Motörhead, rappelle tout à la fois Saxon, Def Leppard, Hammerfall et plus récemment leurs compatriotes de The Quill (voir *Passion Rock* n°164). C'est en effet très varié et certains titres dignes de la bande à Lemmy ("Battlezone", "Hellbreaker", "Car Wars", "Back to the Bullet") côtoient des morceaux très riches qui font penser au meilleur Def Leppard (1^{ère} période) comme "Drive through Fire" qui ouvre magnifiquement la tracklist avec des changements d'intensité et de rythme ou "Lawgiver" et son refrain imparable, taillé pour la scène. "Dead Rising" lorgne du côté de Saxon, "Beyond the Grave" et "Fire breather" proposent une déferlante digne d'Hammerfall avec un son gras et rageur avec, à chaque fois un refrain qui fait mouche, alors que "Black Hole Overload" est dans la lignée de ce que propose The Quill, simple, puissant et efficace. L'album se termine par une surprise, un superbe instrumental de deux minutes à la guitare sèche qui montre, si besoin était, que l'ami Andreas sait où poser les doigts. Un moment de tendresse dans un univers de brutes, car Motorjesus, c'est avant tout du très bon rock'n roll, de la sueur et des burnes. On n'en demande pas plus.

(Jacques Lalande)



Rock'n'Roll

WEEKEND



THUNDER
MOTHER

WILDSTREET

JUNKYARD
DRIVE



SHIRAZ LANE

SMOKE'N'FLAME

FUN HALEN
A SWISS TRIBUTE TO VAN HALEN



Eric St. Michaels

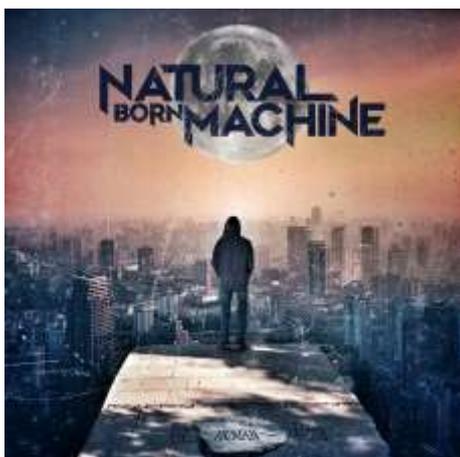
26. & 27. JUNI 2021

Romanshorn TG

Infos, Tickets und Hotelangebote unter:

SWISSROCKCRUISE.COM



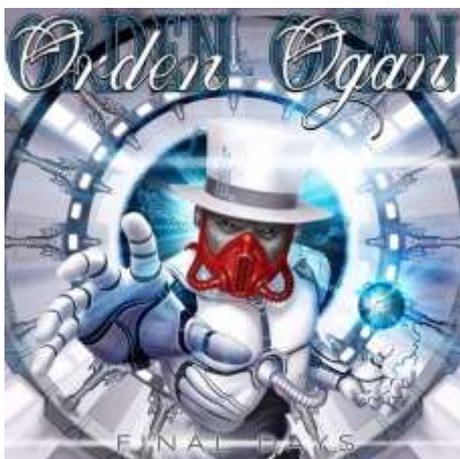


NATURAL BORN MACHINE – HUMAN

(2021 – durée : 40'05" – 10 morceaux)

Fondé en 2019 par le bassiste Alberto Rigoni (Vivaldi Metal Project, BAD As), Natural Born Machine compte également en ses rangs, le chanteur David Readman (Pink Cream 69, Voodoo Circle), le guitariste Alessio "Lex" Tricarico (BAD As) et le batteur Denis "Denzy" Novello (Ardityon). Les compositions sont assez différentes les unes des autres et s'il fallait décrire le style interprété par le quatuor, je dirai que c'est du métal mélodique moderne. Les morceaux qui ressortent d'emblée sont ceux qui mettent en avant le côté mélodique ("Moonchild", "Machine", "A New Future"), terrain propice à la voix de Readman, alors qu'à l'opposé les titres les plus heavy ("Monster", "Won't Be Friends"), sont ceux qui demandent le plus d'attention. Entre

les deux, la formation propose également un titre groovy ("Reborn"), une ballade acoustique ("Stone Man") et un peu de métal progressif ("Beast In the Dark" avec un break au milieu qui amène une partie calme) afin de diversifier sa musique qui demandera un peu de patience pour l'apprécier au mieux. (Yves Jud)

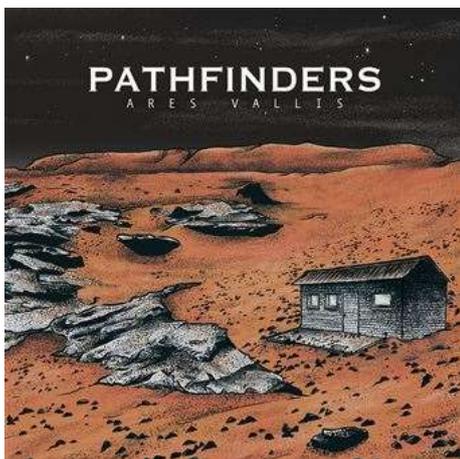


ORDEN OGAN – FINAL DAYS

(2021 – durée : 50'40" - 10 morceaux)

Annoncée plusieurs fois depuis l'été 2020 et à chaque fois repoussée pour cause de Covid, la sortie de ce 6^{ème} album des allemands d'Orden Ogan est enfin effective, faisant suite à "Gunmen" en 2017. Le line up du groupe a beaucoup changé dans l'intervalle, mais pas la musique proposée par Sebastian Levermann alias "Seeb", fondateur, chanteur et claviériste, compositeur et producteur du groupe. Il n'y a que la couleur du PQ dans les loges qui échappe à son contrôle. Pas étonnant que l'on retrouve dans cet opus les éléments qui font la marque de fabrique d'Orden Ogan, à savoir un power mélodique de grande facture avec un chant magistral, chaud et vibrant, des chœurs épiques en fond de court, une section rythmique qui envoie du gros bois, des guitares

qui ne sont pas en reste et des claviers qui enveloppent magnifiquement l'ensemble. Les mélodies sont superbes, souvent ancrées dans le folk médiéval avec des refrains imparables. N'oublions pas que dans le premier album du combo, sorti en 2004, on avait des flûtes et des hautbois. Orden Ogan aime à mettre un thème pour chaque album : si *Gunmen* nous emmenait au far-west, *Final Days* nous plonge dans la science-fiction et on retrouve des bruitages électroniques çà et là au fil de la tracklist. Dès le premier morceau ("Heart of the Android"), ça envoie de l'épais et le contraste entre la puissance du son et la finesse du chant et des mélodies est toujours aussi attachante chez Orden Ogan. On a des touches de prog-métal sur les titres les plus longs, notamment dans le magnifique et puissant "In the Dawn of the IA" où des nappes de claviers et des sons électroniques s'accordent à merveille avec le thème de l'album ou sur "Black Hole", un autre titre de power survitaminé avec des riffs saccadés et un chant magnifique. "Inferno", une autre belle réussite de l'album est un plus heavy avec un solo de guitare plus que correct. Mais en terme de solo de guitare, la palme revient à Gus G (guitariste de Firewind et d'Ozzy Osbourne de son état et invité en la circonstance) qui nous gratifie d'une petite merveille sur le très médiéval "Interstellar", un titre de power échevelé où on a l'impression qu'une grosse araignée se balade sur le manche de la six cordes. Alors que "Absolution for our Final Days" sonne très Blind Guardian, c'est vers Powerwolf que lorgne "Hollow". "Alone in the Dark", avec une orchestration très riche et un gros boulot des claviers, propose une touche lyrique dans un beau duo, au chant, entre Seeb et Ylva Eriksson (Brothers of Metal). Le dernier morceau est absolument magistral et donne une conclusion épique à cette galette en tout point remarquable qui place les allemands d'Orden Ogan parmi les meilleures formations actuelles de power mélodique. (Jacques Lalande)

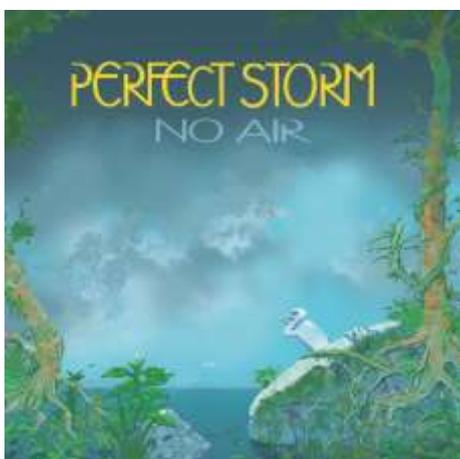


PATHFINDERS - ARES VALLIS

(2021 – durée : 54'25" – 12 morceaux)

Formé en 2018, Pathfinders est un groupe français dont l'univers s'inspire de l'espace, puisque son nom est tiré de la sonde spatiale "Mars Pathfinder" lancée par la Nasa en décembre 1996. L'album démarre d'ailleurs par "Landing", où l'on entend les derniers instants qui précèdent l'atterrissage de la sonde. Après cette intro, la musique du quintet déboule et l'on moins que l'on puisse dire, c'est que c'est énergique et très dense, dans un registre qui intègre aussi bien du métalcore, qu'un peu de thrash et une pincée de métal progressif, le tout comprenant des influences allant de Mastodon, en passant par Lamb Of God ou Parkway Drive. Les chants extrêmes majoritaires (hurlé, rauque, guttural, très haut perché sur "The Light") côtoient

quelques petites parties de chant plus accessibles ("Precious Star"), le tout enrobé de groove mais également de nombreux breaks, fruit du travail de la section rythmique ("Evolution"), le tout se terminant par "Peste Noire", un titre qui intègre en plus de huit minutes tous ses éléments avant de se terminer calmement. Encore un groupe hexagonal qui peut viser l'international. (Yves Jud)



PERFECT STORM – NO AIR (2021 – durée : 53'48" - 7 morceaux)

Premier album pour Perfect Storm, groupe néerlandais qui fait une entrée en fanfare dans le monde du rock progressif. La musique proposée est dans le sillage de Porcupine Tree ou de Yes avec un son plus moderne. Les orchestrations sont donc très riches, les morceaux assez longs (7 à 8 minutes en moyenne) ce qui n'est pas rare dans ce style de musique, avec des variations de thèmes, de tempos, d'ambiances et d'intensité qui se succèdent avec une parfaite maîtrise et une belle fluidité. C'est un travail qui dégage une grosse maturité malgré la formation récente du combo et qui laisse une très forte impression par la richesse et la variété des univers proposés et surtout la qualité des orchestrations et des instrumentations avec une belle complicité guitares-claviers et une section rythmique basse-batterie qui

sait associer énergie et subtilité. Les compositions sont signées Gert-Jan Schurer, guitariste, fondateur et maître à penser du groupe et sa créativité crève littéralement l'écran et peut être sans conteste rapprochée de celle de son compatriote Arjen Lukassen (Ayreon, Guilt Machine, The Gentle Storm). Les guitares sont magnifiques que ce soit dans des riffs calibrés ou des soli travaillés, à l'instar de "Sun for Life" dont la profondeur laisse pantois. "Hope", aux accents hard-blues, dévoile une autre facette du registre des bataves, "No Air" est très aérien avec sa belle intro au piano et un carton de Hiske au micro, suivis par une montée en puissance géniale dans une ambiance très Floydienne, "Mind's Eye" sonne beaucoup plus rock, dans un style un peu jazzy que ni Spock's Beard, ni Pallas n'auraient renié alors que "The Search" et "Strength" dans un registre proche de Porcupine Tree font varier les ambiances et les émotions avec des riffs parfois assez appuyés, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Une autre particularité de la musique de Perfect Storm est son duo de vocalistes avec Adel Salfan et Hiske Oosterwijk, l'association des deux timbres apportant une réelle richesse à l'ensemble. L'album se termine par le magnifique "How it ends" avec un crescendo irrésistible qui précède une coda absolument superbe. Cette galette est une vraie découverte qui ravira les amateurs de prog traditionnel et surprendra ceux qui pensaient que l'on n'avait plus rien à inventer dans ce créneau et que ce style de musique appartenait au passé. Ecoutez *No Air*, c'est vraiment gonflé. (Jacques Lalande)

11.-14.11.2021
Sarnen, Switzerland

URROCK



Nazareth

DGM

Orden Gan

EDDNER

SAVAGE MESSIAH

RAGE

FIREWIND

Shadow's Far

ALLISON

YORX

TEMPESTA

GATC
WIND AND THE CHRONICLES

BBR

INFINTAS

CROWN OF GLOBY

FIGHTER

SKILTRON

LAST DAYS
EDEN

NMIRE

King Zable

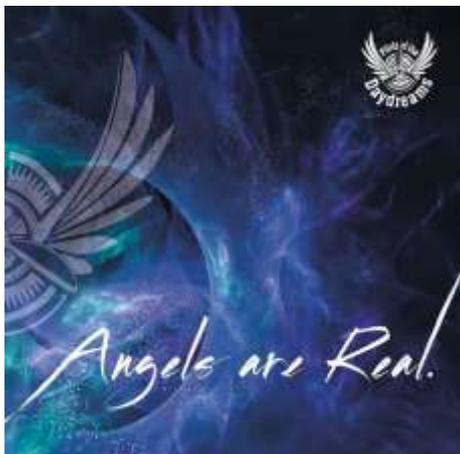
EYLIM

DAKESIS

S

TICKETS

www.urrock.ch



PILOTS OF THE DAYDREAMS – ANGELS ARE REAL.

(2021 – durée : 43'13" – 10 morceaux)

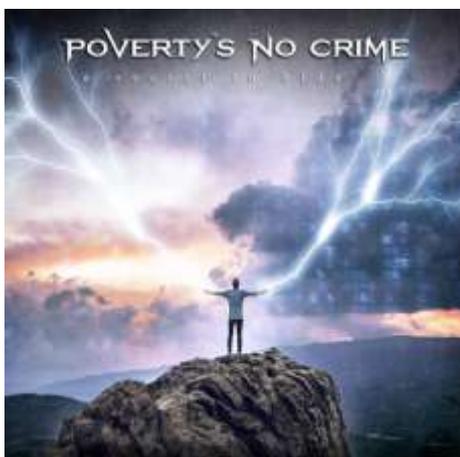
Pilots of The Daydreams est un trio suisse et c'est à nouveau grâce à Régis Delitroz que j'ai reçu cet album qui est assez original. En effet, les musiciens, qui font partie de cette formation ont plus de trois décennies d'expérience dans la musique, apprécient Stone Temple Pilots, The Cult ou Kings X et proposent un métal basé souvent sur des mi-tempos avec une attaque qui n'est jamais directe mais toujours basée sur plein de nuances. Même si le trio helvétique ne cite pas Queensrÿche dans ses influences, difficile de ne pas comparer la voix de Marco Predicatori (également guitariste) avec par moments ("That's what we are", la power ballade "Calling the Gods", "Hunted By Love") avec celle de Geoff Tate (Sweet Oblivion, ex-Queensrÿche), les deux vocalistes mettant énormément d'émotions dans leur chant. Musicalement, il y a des différences, Pilots Of The Daydreams étant moins progressif et plus direct dans un créneau rock énergique ("God's Fire"), même si à l'occasion il aborde les rivages de la pop teintée d'un soupçon de new wave ("Picture of my Sin") avec parfois une basse bien mise en avant. Ce groupe propose vraiment un album à la forte personnalité, où l'on ressent que les musiciens ont vraiment choisi de se faire plaisir sans contrainte particulière et c'est ce qui fait l'attrait de cet opus. (Yves Jud)



PINK FLOYD – LIVE AT KNEBWORTH 1990

(2021 – durée : 55'47" – 7 morceaux)

Cette sortie sur le label Warner Music est une très belle surprise, car le concert donné par Pink Floyd devant 120 000 spectateurs le 30 juin 1990 à Knebworth en Angleterre en clôture du Silver Clef Awards (qui avait été diffusé sur MTV), festival caritatif auxquels participaient notamment Dire Straits, Genesis, Eric Clapton, Tears For Fears, Paul McCartney, n'avait jamais bénéficié d'une sortie audio (cd, double-vinyle, digital). C'est chose faite depuis fin avril et l'on peut dorénavant profiter de la prestation du groupe qui pendant près d'une heure (et oui, même si Pink Floyd jouait en tête d'affiche, la durée de sa prestation est limitée, festival oblige) aligne certains de ses plus grands tubes, dont deux de l'album "Wish You Were Here" (les cinq parties de "Shine On You Crazy Diamond" et le superbe titre acoustique "Wish You Were Here"), deux de "The Dark Side Of The Moon" ("The Great Gig In The Sky" et le célèbre "Money" introduit par le bruit des pièces), un de "A Momentary Lapse Of Reason" ("Sorrow" avec son solo de guitare superbe) et deux de "The Wall" (le planant "Comfortably Numb", repris par bon nombre de groupes et "Run Like Hell"), le tout enregistré avec un son parfait et dans des versions parfois plus longues que celles d'origine. Un live incontournable qui démontre que la musique de Pink Floyd reste unique et intemporelle. (Yves Jud)



POVERTY'S NO CRIME – A SECRET TO HIDE

(2021 – durée : 58'57" – 8 morceaux)

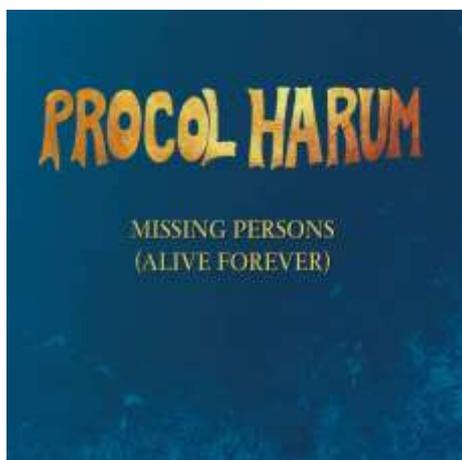
"Secret To Hide" est le huitième album de Poverty's No Crime, cet opus marquant également le trentième anniversaire de la formation germanique de métal progressif. Il n'aura fallu que cinq années au quintet pour réaliser cet opus, cette "rapidité" étant liée aux restrictions imposées par la pandémie qui ont accélérées les choses et permis aux musiciens d'avoir plus de temps pour composer. Au moins une chose positive qui ressort de cette situation sanitaire que nous traversons. Le résultat musical est d'une grande richesse, à l'instar d'ailleurs de la carrière de ce groupe méconnu qui n'a jamais vraiment connu le succès

qu'il mérite. Après le très réussi "A Secret To Hide" sorti en 2016, cette nouvelle galette est un condensé de musique progressive qui fait penser au niveau des claviers à Pendragon ou Arena sur "Hollow Phrases". L'ensemble est dynamique, hard ("Flesh And Bone") et même si le groupe possède un bagage technique impressionnant, il n'en abuse pas et préfère plus miser sur la qualité des morceaux (mais aussi des textes), et leur accroche immédiate ("Grey To Green") que sur la démonstration technique superflue. La balance est parfaite entre les parties progressives (certaines passages évoquent de loin Dream Theater ou Fates Warning) et le chant très mélodique et tout en fluidité, l'ensemble aboutissant à une musique qui tire majoritairement du métal progressif ("Flesh And Bone", l'instrumental "The Great Escape", "Schizophrenic") mais aussi un peu du rock progressif ("Hollow Phrases"), avec toujours la finesse qu'il sied, notamment lors des soli de guitare ("Grey To Green") ou de la ballade "Within the Veil", titre qui se fini sur une partie de piano tout en finesse. Un album de qualité qui permet à Poverty's No Crime de fêter dignement ses trois décennies passées au service de la musique progressive. (Yves Jud)



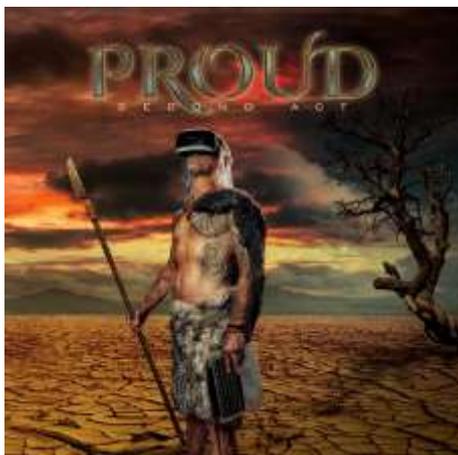
PRIMAL FEAR – I'LL BE GONE
(2021 – durée : 20'31" – 5 morceaux)

Alors que personne ne s'y attendait, Primal Fear revient avec un EP qui est en lien avec l'album "Metal Commando" sorti en 2020. En effet, l'intérêt principal de cet EP (c'est d'ailleurs inscrit sur la pochette "feat Tarja") réside dans la reprise de la ballade "I Will Be Gone" présente sur l'album précité mais chantée en duo avec Tarja Turunen (ex-Nightwish). Le résultat est probant et l'association avec le chant de Ralph Scheepers fonctionne bien (les deux voix se mélangeant lors du refrain) sur ce titre calme et acoustique. Le deuxième titre d'une durée de six minutes et intitulé "Vote Of No Confidence" est plus dans le registre classique du groupe puisque c'est un pur morceau de heavy métal avec des textes qui dénoncent l'hypocrisie de ceux qui nous dirigent. Les trois autres titres, un instrumental ("Rising Fear") et deux titres de heavy ("Leave Me Alone" et "Second To None") remplis de riffs massifs et solis de guitares efficaces ne sont pas de nouvelles compositions mais les bonus tracks qui figuraient sur l'édition limitée de "Metal Commando". Un EP qui permet de patienter jusqu'au prochain album studio de la formation germanique. (Yves Jud)



PROCOL HARUM – MISSING PERSONS (ALIVE FOREVER)
(2021 – durée : 14'48" – 3 morceaux)

Nous avons laissé Procol Harum il y a quatre ans avec le très recommandable "Novum" et voici Gary Brooker et sa bande, de retour, non pas avec un nouvel album mais avec un EP 3 titres. La petite histoire raconte que le chanteur et pianiste (76 ans cette année et 54 ans de carrière avec son groupe) est tombé pendant le confinement sur des enregistrements studio de deux titres, inédits et dont il est incapable de dater les sessions. Le groupe actuel les a réenregistré pour donner naissance à cet EP où la voix toujours aussi incroyable de Gary Brooker retrouve les textes de son vieux complice Keith Reid. "Missing persons (alive forever)" qui est présenté ici en deux versions (dont une pour les radios) est un hit en puissance. Un excellent titre, plein d'émotion, porté bien sûr par la voix de Brooker et l'orgue de Josh Phillips. Le son est moderne mais on est là dans l'excellence de Procol Harum. "War is not healthy" avec son refrain et ses chœurs, la slide guitare de Geoff Whitehorn complète cet EP qui malheureusement ne semble pas annoncer, aux dernières nouvelles, la sortie d'un nouvel album de Procol Harum. (Jean-Alain Haan)



PROUD – SECOND ACT (2021 – durée : 46'11" - 10 morceaux)

Qui se souvient de *Fire Breaks The Down*, l'unique production en 1985 de Proud, le genre de truc devenu mythique qui coute un bras en vinyle ou en réédition cd Japan. 36 ans plus tard le bassiste Bobby Horvarth et le chanteur Anders Magnell, qui depuis s'est mis aussi à la guitare, décident de reprendre le flambeau et d'accoucher d'un *Second Act* le bien nommé. Et comme si cela ne suffisait pas, la pochette fait un autre clin d'œil, avec cet homme primitif qui regarde le monde à travers un casque de réalité virtuelle, MacBookAir dans une main et une lance dans l'autre, tout est résumé, les racines dans la modernité. Graphisme très réussi et inspiré, ce qui change il faut le souligner, plus inspiré que les titres des morceaux il faut dire aussi, mais là s'arrêtent bien vite les réserves. Nos deux compères rescapés

de Lanskröna, ne cherchez pas c'est perdu entre Malmö et Helsinborg, ont un art consommé de trouver des refrains qui font mouche. *Sail Away*, par exemple, le titre qui ouvre la galette, mis à part que l'intro rappelle la chanson des Restos du cœur, le couplet permet apprécier la voix très sympa d'Anders, mais rien de transcendant jusqu'à là, le refrain déboule et là, de suite on tend l'oreille et on sait qu'on ne va pas ranger le cd de si tôt. La construction est bien actuelle, mais voilà que les claviers de Richard Larsson (Night Flight Orchestra, Gathering Of Kings) déboulent, on les croiraient tout droit sortis d'un album de Procol Harum, pour être roots c'est roots, mais finalement ça passe très bien, à noter que Richard est également le producteur de cet opus. Comme notre homme sur la pochette, enfiler votre casque virtuel, pour vous retrouvez dans une ambiance de concert, vous savez le truc qu'on faisait avant et qu'on ne sait pas quand on pourra le refaire, et passez vous *Born For Your Love*, un morceau taillé pour la scène, pour un final de concert qui peut durer 10 minutes, avec un solo inspiré de notre guitariste, et ce refrain encore, et encore, et encore ... perso j'ai déjà pris mon billet. Anders se prend parfois aussi pour Glenn Hugues comme sur *Cryin' In The Night*, tout droit sorti du premier album de Phenomena, whaouuuuuu c'est tellement bon, ou également sur le plus rentre dedans *I'm Ready*. La montée progressive sur la power ballade *Broken Dreams* permet d'apprécier encore mieux sa voix, morceau très entêtant avec des guitares actuelles. Dans un autre registre *Hold On* nous transporte sur le terrain de jeu d'Avantasia pour notre plus grand bonheur car le titre est très convainquant. Le bondissant *Magic* et ses claviers d'un autre temps, le lyrique *Fly Like An Eagle*, les agréables *Higher* et *Dangerous* viennent compléter cet étonnant album du renouveau. Pas facile quand tu démarres ta carrière d'être sur tes terres en compétition avec les intouchables Europe et les excellents Treat, et de constater qu'ils sont toujours au top quand tu fais ton come-back, challengés eux même par des H.E.A.T., Eclipse (Erik Martensson s'occupe du mastering), W.E.T., ou Night Flight Orchestra, et pourtant nullement découragés Proud ont relevé le gant et de bien belle manière. (Patrice Adamczak)



REDEMPTION – THREE OF A KIND

2021 – durée : 39'16" – 11 morceaux)

Attention, le groupe Redemption chroniqué dans ces pages n'est pas à confondre avec le groupe californien de métal progressif (la confusion a d'ailleurs été faite sur un site internet que je ne citerai pas !). Ici, il s'agit d'un trio français, issu d'une même famille (les Kuhn, à savoir le père JS à la basse, Mat au chant et à la guitare, 19 ans, et Rod à la batterie, âgé seulement de 13 ans !) qui pratique une musique qui va droit au but sans détour superflu. C'est direct, et en dehors de l'intro "Sound Of Rock'n'roll" qui porte assez mal son nom (puisque constituée de silence avant qu'un riff arrive au bout d'une minute), le reste est un condensé de rock, de métal, de heavy, proposé dans un esprit punk et rehaussé par un soupçon de thrash ("Follow Me"). Le

trio a déjà fait ses armes à travers deux Eps ("Live & Loud" en 2015 et "Angel" en 2019), ce qui lui a permis

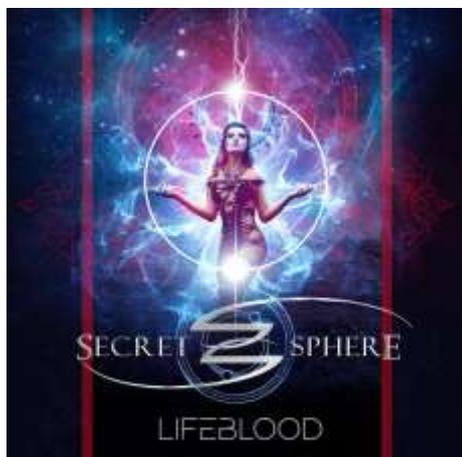
de partager les scènes avec Phil Campbell & The Bastards Sons, Nashville Pussy tout en se produisant sur l'une des scènes principales du Hellfest en 2018. On ressent l'influence de Mötörhead par moments (au détour d'un solo de guitare sur "Three Of A kind" ou d'un plan de basse en intro de "Are You Ready") mais on ne peut pas dire que c'est du copier/coller, car le trio suit son propre chemin mélangeant l'urgence des styles précités, le tout porté par une voix légèrement rocailleuse et des riffs directs et une section rythmique qui bétonne. Redemption ne sort pas de clous, mais ce qu'il propose est efficace et c'est d'ailleurs ce que l'on attend de ce type d'album. (Yves Jud)



SAXON – INSPIRATIONS (2021 – durée : 36'29" – 11 morceaux)

Saxon n'a jamais fait beaucoup de reprises, même si beaucoup doivent se souvenir de la cover réussie du titre "In The Court Of The Crimson King" de King Crimson sur l'album "Killing Ground" en 2011. Profitant d'être à l'arrêt, le quintet anglais a voulu rendre hommage aux groupes qui l'ont influencé et comme la formation a débuté sa carrière au milieu des seventies, il s'agit que de groupes antérieurs ou de la même période que l'on trouve d'ailleurs illustrés sur la pochette de l'album. On retrouve ainsi des titres de Deep Purple, des Rolling Stones, des Beatles, de Thin Lizzy, de Toto, de Jimmy Hendrix, de Led Zeppelin, d'AC/DC...le tout ayant été enregistré à "l'ancienne" en douze jours dans une demeure anglaise. Bien que Biff Byford possède

un timbre de voix médium, il s'en sort assez bien (la reprise de "Immigrant Song" du Led Zep), même si le chant brut sur "Bombers" de Motörhead peut surprendre. Au notera également que le groupe a choisi parfois des titres moins connus ("The Rocker" de Thin Lizzy joué initialement à une guitare, mais interprété par les deux six cordistes de Saxon) et plus surprenant encore, "Hold The Line" de Toto qui aussi bizarre que cela puisse paraître, passe très bien même sans les claviers. On saluera également la reprise du "Stone Free" de Hendrix qui devient hyper groovy après être passée entre les mains du groupe britannique. Assurément, Saxon s'est fait plaisir sur "Inspirations", à tel point qu'il n'est pas exclu qu'un volume II soit enregistré dans le futur. (Yves Jud)



SECRET SPHERE - LIFEBLOOD

(2021 – durée : 51'37" - 11 morceaux)

Lifeblood est le 9^{ème} album studio des Italiens de Secret Sphere en 24 ans d'existence. C'est toujours du très bon heavy-power mélodique avec quelques touches de prog, sillon qu'ils ont inlassablement creusé durant toute leur carrière. Alors que le groupe d'Aldo Lonobile (guitariste, fondateur, compositeur, producteur de Secret Sphere) avait du mal de trouver un second souffle, le retour au chant de Roberto Messina (frontman du groupe entre 1997 et 2012) semble avoir eu l'effet d'une cure de jouvence sur la formation transalpine et on sent dans les compositions une forme de plaisir, d'envie, de plénitude que l'on partage volontiers avec le quintet. Ce *Lifeblood* marque une nouvelle dynamique avec un line up reconstitué. Sans révolutionner le

genre, Secret Sphere en a parfaitement assimilé les codes et propose des morceaux énergiques avec une section rythmique qui envoie du costaud (le batteur en fait même parfois un peu trop et son jeu mériterait quelques nuances), un chant magnifique à la fois clair et puissant, mais qui peut aussi se montrer romantique ("Skywards"), des claviers qui donnent du relief à l'ensemble et la guitare d'Aldo qui distille des riffs musclés et des soli très incisifs. En plus les mélodies sont soignées et les refrains très accessibles, ce qui tranche avec la partie rythmique. L'alternance entre des morceaux heavy et des titres plus power fait également partie de la marque de fabrique du combo d'Alessandria. On a ainsi des titres qui envoient un power échevelé à l'instar de "Lifeblood" qui a la délicatesse d'un troupeau de bisons, "Alive", "The Violent Ones", avec son break au piano et un solo de guitare tout en finesse, et surtout le superbe "Solitary Fight"

avec un refrain magnifique et des passages de prog-métal absolument remarquables. On a aussi des titres qui lorgnent plutôt du côté du heavy comme "The End of an Ego", "Against the Odds" avec des riffs d'intro qui décoiffent ou "Thank You" qui est un tube en puissance. "Life Survivors", un titre de heavy sur un mid-tempo avec des claviers très en verve, a de quoi donner quelques frissons, de même que la magnifique ballade "Skywards" dont la sensualité prend aux tripes. Mais la palme revient à "The Lie We Love", un morceau exceptionnel de plus de 8 minutes qui propose un concentré de ce que le groupe sait faire de mieux, à savoir du travail sincère, varié, de très haut niveau, agréable, vraiment bien fait, qui mérite une écoute attentive. Du très bon heavy-power mélodique. (Jacques Lalande)



SILENT WINTER – EMPIRE OF SINS

(2021 – durée : 48'59" – 9 morceaux)

Formé au milieu des années 90, Silent Winter s'est séparé pour ensuite se reformer en 2018 avec un nouveau line up, l'occasion pour la formation d'enregistrer un EP et en mai 2019, son premier album intitulé "The Circles Of Hell". Fort de ce dernier, le groupe grec a réussi à attirer l'attention du label Pride & Joy Music sur lequel sort ce nouvel opus qui est toujours orienté power métal, mais au sens large du terme. Les compositions sont rapides ("Shout", "Dragons Dance"), mais elles incluent également des passages symphoniques ("Mirror"), heavy ("Empire Of Sins") et même une power ballade ("Where The River Flows"). C'est carré, avec un chant souvent perché, mais qui n'agresse pas les oreilles, le tout rehaussé par des nombreux soli de guitares et des influences qui vont de Helloween ("Gates Of Fire"), à Blind Guardian ("Mirror") en passant par Manowar ("Hunter's Oath"). Un bon album qui se conclue par le bonus track "Leave A Light On" de Belinda Carlisle et alors que la reprise de ce tube pop de 1989 aurait pu se révéler "casse gueule" pour les grecs, ils s'en sortent avec les honneurs dans un style festif à la Freedom Call. Vraiment sympa. (Yves Jud)





SMITH / KOTZEN (2021 – durée : 47'20" – 9 morceaux)

La surprise a été de taille de découvrir qu'Adrian Smith (Iron Maiden) et Richie Kotzen (The Winery Dogs, Poison, Mr.Big) s'étaient associés pour sortir un album ensemble. De surcroît, les deux musiciens ont tout réalisé ensemble et en dehors de la présence du batteur Nicko Mc Brain (Iron Maiden) sur un titre et de Tal Bergman, également batteur, sur trois morceaux, tout le reste a été joué par le duo. Evidemment, l'album est illuminé par les soli de guitares (quelques passes d'armes entre les deux hommes peuvent décourager n'importe quel guitariste en herbe !) de ces deux fines gâchettes qui associent un sens du groove inné (surtout Richie Kotzen, ce qui n'est pas une nouveauté, l'homme l'ayant mis en avant tout au long de sa longue carrière solo) à un sens de la mélodie imparable. Les deux musiciens mettent en avant l'amour

de la musique qu'ils portent au fond de leurs tripes, le classic rock ("Taking My Changes", "Solar Fire") et le blues ("Scars" un titre teinté de soul, "Glory Road"), les deux se retrouvant parfois au sein d'une même composition. Un opus qui ne mise pas sur l'esbroufe technique mais bien sur le feeling, le groove (quelle section rythmique également !) et c'est un véritable menu de choix (Adrian et Richie chantent également très bien) qu'offrent les deux hommes à tous les mélomanes. (Yves Jud)



SOEN – IMPERIAL (2021 – durée : 42'06" – 8 morceaux)

Avec "Imperial", Soen continue sa marche vers le succès et s'impose comme l'un des fers de lance de la nouvelle génération du métal progressif, même si le terme "nouvelle" est un peu galvaudé, puisque "Cognitive", le 1^{er} opus du combo est sorti en 2012. Quoi qu'il en soit, à travers ses quatre précédentes réalisations, le combo suédois a réussi à séduire de nombreux fans, grâce à une créativité jamais remise en cause. Le nouveau atteint sur "Lotus" sorti en 2019 était déjà élevé, mais "Imperial" est du même acabit, avec des morceaux qui font cohabiter grosses guitares ("Lumerian", "Antagonist", "Dissident") et parties plus posées, le tout entrecoupé de soli lumineux de guitares qui rappellent par moments Pink Floyd ("Illusion", "Fortune"). La voix si calme de Joël Ekelof constitue toujours l'une des pierres angulaires de

l'univers musical du groupe au même titre que les passages syncopés ("Deceiver", "Antagonist") développés par la section rythmique. Mélodique, complexe, percutant tout en étant raffiné et léger ("Modesty" avec ces violons discrets), ce cinquième album de Soen est un voyage envoûtant au sein d'un métal progressif de haute volée, au même titre que le récent opus de Wheel. (Yves Jud)



STRANGER VISION – POETICA

(2021 – durée : 61'50" – 15 morceaux)

Le label Pride & Joy Music fait de nouveau très fort avec la sortie de "Poetica" de Stranger Vision, un album de grande qualité dans le style power métal avec de fortes connexions vers le heavy métal, le tout étant très mélodique et parfois légèrement symphonique. Il faut savoir que la formation italienne a pu compter sur la participation de nombreux invités, tels que les chanteurs Fabio Dessi (Artemis, Hollow Haze), Alissia Scolletti (Temperance), le très connu Zak Stevens (Savatage, Trans Siberian Orchestra, Circle II Circle), mais également le guitariste Guido Benedetti (Trick Or Treat), ces renforts étant un véritable plus pour l'album, d'autant que les compositions sont toutes d'un excellent niveau et font penser aussi bien à Savatage, Blind

Guardian, Stratovarius, Labyrinth qu'à Helloween. Entre rythmiques rapides ("Gates Of Tomorrow"), passages épiques ("Soul Redemption", "Before The Dawn"), heavy ("Never Give Up"), moments plus posés (la ballade "Memories Of You" chanté en duo avec la chanteuse de Temperance), il y a vraiment de quoi régaler nos oreilles, cette variété rendant cet opus très attractif, d'autant qu'au niveau des guitares, on est également bien servi. (Yves Jud)



SUBTERRANEAN MASQUERADE – MOUNTAIN FEVER

(2021 – durée : 54'20" – 10 morceaux)

Il est clair que le fan de progressif (au sens large du terme) trouvera dans ce numéro de quoi se faire plaisir, car entre les albums d'Arc Of Life, Janne Getter Premonition, Lazuli, Poverty's No Crime, Perfect Storm, Sylvan, Turbulence, il y a de quoi vider sa carte bleue ! A cette liste se rajoute l'album de Subterranean Masquerade, formation israélienne qui compte dans ses rangs trois guitaristes. A l'instar d'Orphaned Land ou de Myrath, des formations issues du Grand Moyen Orient, Subterranean Masquerade n'hésite pas à inclure des influences orientales ("Mountain Fever", "Ya Shema Euyonecha") dans sa musique, mais également des cuivres africains, du saxophone ("Inwards"), pour une résultat très riche avec du chant clair très fin et même théâtral ("The Stilnox Oratory), mais également guttural ("For The Lader, With String Music", un titre qui comprend du death mais qui rencontre ensuite du symphonique et de l'acoustique) qui côtoient des chants féminins ("Somewhere I Sadly Belong") couplé à des moments symphoniques renforcés par certains passages heavy, atmosphériques et prog. Pour maximiser l'impact des titres, le groupe a convié quelques invités et non des moindres, puisque l'on retrouve des membres d'Orphaned Land (notamment Idan Amaslem qui joue des bouzoukis), de Melechesh et de The Super Things qui apportent leur contribution à cette quatrième réalisation discographique du groupe israélien qui s'impose comme l'une des formations les plus innovantes dans le style. (Yves Jud)

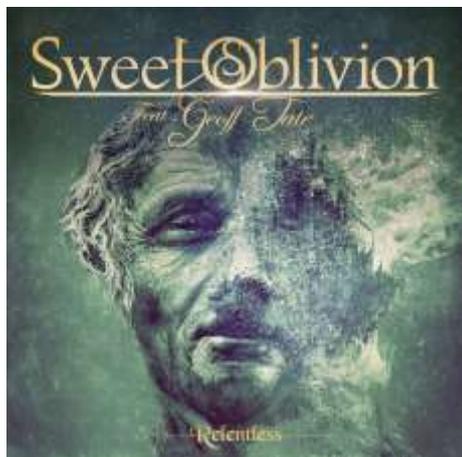


SUNSTORM – AFTERLIFE

(2021 – durée : 46'53" – 11 morceaux)

En 2006, Sunstorm c'était un projet qui permettait à Joe Lynn Turner d'exhumer des démos et de les ré-enregistrer accompagné des musiciens de Pink Cream 69. Comme son nom le laisse présager, naturellement le groupe était le prolongement filiale de Rainbow. Après 3 albums, en 2016 l'équipe emmenée par Dennis Ward, le chanteur/bassiste/producteur américain, cède sa place à celle dirigée par Alexandro Del Vecchio le chanteur/claviers/producteur italien. Encore 2 nouveaux albums, et nouveau changement, mais cette fois ci de chanteur, le successeur est tout désigné dans l'écurie Frontiers, après Lords Of Black Of Black, Coreleoni, Destinia, The Ferrymen, Vandebard, le nouveau projet de Ronnie "James" Romero est Sunstorm. Ironie de l'histoire en 2021, sort aussi le nouvel album de Michael Schenker où Ronnie et Joe se partagent le micro de la majorité des titres. Ronnie c'est quand même le chanteur choisit par Richie Blackmore pour la réformation de Rainbow en 2006. Disons le, tout de go, le groupe ou projet a bien du mal à s'éloigner de l'héritage de son immense inspirateur, que ce soit par la voix de son chanteur, le son des claviers, ou bien sur celui de la guitare. *Afterlife* qui ouvre cet album en est l'archétype, il suffit de fermer les yeux, pour imaginer les métal horns et une stratocaster blanche aérienne soutenue par un orgue hammond. Le monde des mid-tempo qui montent en puissance cher à Mr Padanava, est joliment illustré par *Stronger*. Ce n'est pas l'intro de *Swan Song* qui éloignera les fantômes de l'Arc en Ciel, même si l'époque est plus celle de J.L.T, le refrain classique donne toutes ses lettres de noblesse au morceau. Tout comme d'ailleurs celui de *Born Again* qui nous rappelle que Del Vecchio n'est pas encore à court d'idées

pour rendre accrocheur n'importe quel titre. Dans un registre similaire, mais plus commun *Far From Over* et *A Story That You Can Tell* précéderont l'évocation du monde de David Coverdale avec *I Found A Way*. *One Step Closer* démontre que dès que le groupe s'éloigne des stéréotypes de l'image qu'il s'est donné, il peut engendrer un AOR très efficace, comme c'est le cas aussi sur *Here For You Tonight* où l'on retrouve le grain de voix originelle de Ronnie (Romero) pour notre plus grand plaisir. Au sein de l'écurie Frontiers, Ronnie côtoie des chanteurs d'exceptions qui multiplient également les projets (Jorn Lande, Jeff Scott Soto, Russel Allen, Dino Jelusic), et même si cet album contient de très bons morceaux, le chilien doit de se préserver de perdre son identité. (Patrice Adamczak)



SWEET OBLIVION Feat. GEOFF TATE – RELENTLESS
(2021 – durée : 45'45" – 10 morceaux)

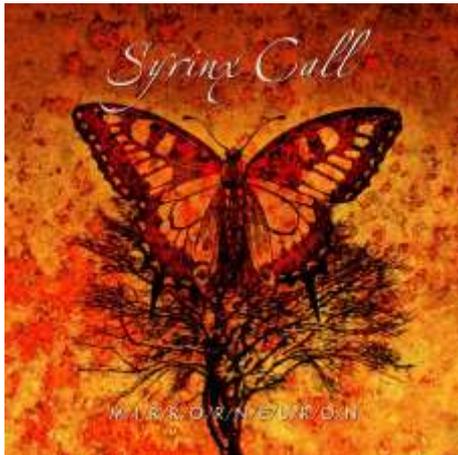
Même s'il s'est perdu à défendre des albums sans relief depuis le départ de son complice Chris de Garmo, même si la scission d'avec Queensrÿche a été chaotique, même si les débuts avec Operation Mindcrime ont été plus que poussifs, Geoff Tate n'en reste pas moins un monstre sacré. Il a deux ans, nouveau projet, Sweet Oblivion, pour cet album éponyme Simone Mularoni, figure du prog métal italien est à la composition et à la production, il sera remplacé poste pour poste comme on dit dans le foot, par Aldo Lonobile pour ce nouvel opus. Guitariste émérite et membre fondateur de Secret Sphere, il a su recréer une atmosphère où le fantôme du groupe de Seattle est omniprésent. Est-ce grave que chacun de nos amis italiens se soient glissés dans les pantoufles, de Chris de Garmo, Michael Wolton, Eddie Jackson, ou Scott Rockenfield ? Oui, ce le serait si cela tournait à la caricature, mais là c'est juste pour sublimer encore plus un Geoff Tate, qui tel un phénix, renaît de ses cendres. Avec *Strong Pressure*, le single, on replonge 30 ans en arrière, pour le meilleur bien sur, ce titre n'aurait pas fait tache sur *Empire*, qui reste pour moi le chef d'œuvre ultime, autant dire que cela rebooste après toutes ces périodes de disettes. *Another Change*, le donne aussi, le change, oui je sais c'est limite... mais le titre lui ne l'est pas, inespéré, les changements de rythmes sont sublimes, et sur le refrain, quelle voix. Même si Geoff est plus sombre sur *One Again One Sin*, cela ne dure pas et rend ainsi le titre plus intéressant et captivant. Plus vrai que nature, écoutez, *Anybody Out There* et fermez les yeux sur l'intro, les guitares sur *Wake Up and Call*, la basse et les breaks de *Remember Me*, sont bluffants de vérité. *Fly Angel Fly* sort un peu des standards pour offrir un titre plus enlevé, plus Heroic Metal, mais à la sauce de ... quand même. Une petite ballade acoustique, *I'll Be The One*, c'est de rigueur, qui permet encore mieux d'apprécier le niveau quasi intact de l'organe vocale de notre chanteur si atypique. La première surprise étant la qualité de l'ensemble, la seconde, est assurément *Aria*, où pour remercier la nouvelle patrie musicale qui l'a accueillie, Geoff se prend pour Zucchero et chante en italien, et le pire, ou le meilleur plutôt, c'est que ça le fait plutôt bien. Geoff avait prévu de tourner en jouant *Empire* en intégral, si en plus il y ajoute les morceaux de cet album cela pourrait nous faire passé un sacré bon moment pour une reprise. (Patrice Adamczak)



SYLVAN – ONE TO ZERO (2021 – durée : 65'52" – 11 morceaux)

Sylvan est un habitué des concepts albums ("Posthumous Silence" en 2006, "Home" en 2015) et ce nouvel album du groupe progressif allemand met à nouveau en avant, une histoire (en l'occurrence ici, l'intelligence artificielle, communément appelé "A.I." qui prend de plus en plus de place dans nos sociétés) qui sert de trame à "One To Zero", un pavé de rock progressif de haute volée. En effet, le groupe de Hambourg accompagné de prestigieux invités issus du monde progressif (dont Kalle Wallner – guitare acoustique et Yogi Land – claviers, tous les deux membres de RPWL) offre un voyage musical rempli de subtilités (passages de piano, voix superbes, violon, soli de

guitare aérien, moments symphoniques, ...) qui font honneur au style, dans un registre assez calme (en dehors de "Go Viral", où le groupe lâche les riffs), parfois même pop (les harmonies vocales sont vraiment pleines de finesse), le tout rappelant par moment la finesse de Marillion ("Unleashed Power"). Un album qui permet de s'évader lors de son écoute. (Yves Jud)



SYRINX CALL – M/I/R/R/O/R/N/E/U/R/O/N

(2021 – durée : 62'23" - 14 morceaux)

Un concept album de rock progressif avec la flûte comme instrument principal. Non ce n'est pas la dernière trouvaille de Ian Anderson (Jethro Tull), mais le fruit de la collaboration entre le flûtiste allemand Volker Kuinke (flûtes, instruments à vent, compositeur) et son compatriote Jens Lueck (chant masculin, guitare acoustique, claviers, piano, batterie, également arrangeur et producteur). Même si ce n'est vraiment pas le style de musique qui fait la quintessence de votre mag favori, on n'a pas pu résister au plaisir de vous présenter cette œuvre, en se disant aussi qu'un peu de raffinement ne vous ferait pas de mal. Ce *Mirror Neuron*, qui est le troisième album du projet Syrinx Call et qui raconte une histoire alambiquée dans une station de forage pétrolier

de l'Arctique, quitte un peu le folk et le classique des deux premières réalisations, pour accoster sur les rivages d'un rock progressif d'une rare finesse. C'est clair, ce n'est pas violent, mais qu'est-ce que c'est beau ! Volker Kuinke s'est associé le concours de trois musiciens de Eloy (excellent groupe allemand de rock progressif des années 70) pour la basse et la guitare avec des soli de six cordes très limpides. Les voix féminines d'Isgaard et de Doris Packbiers sont d'une pureté cristalline. Les compositions sont très relevées avec des mélodies suaves, des instrumentations magnifiques (avec parfois des duos flûte-guitare ou flûte-piano assez magiques) et des orchestrations remarquables servies par une production d'une précision d'orfèvre. Même si les morceaux, sur lesquels rayonnent la flûte de Volker, se succèdent avec une belle harmonie et beaucoup de cohérence, on a des variations de rythme, d'ambiance et de tempo, en témoignent "Merging Influence" avec un rythme latino de Cha-Cha-Cha et un gros boulot au piano, "Breakdown" et son thème un peu folk ramenant aux premiers titres du groupe (*Wind in the Wood* - 2015), "Deceptive illusion" et son ambiance qui rappelle clairement Camel et bien sûr Eloy où Volker propose quelques touches de flûte de pan pendant que Doris fait un récital au chant, "Mirror Neuron" avec des riffs de guitare un peu plus appuyés (attention, ce n'est pas Rammstein...) avec une flûte superbe de clarté à laquelle s'ajoute un gros travail de la batterie et une partie de guitare très pointue de la part d'Hannes Arkona (Eloy), "Sweetness" avec les mêmes ingrédients mais là, c'est Jens qui fait un malheur à l'acoustique, "Fill the Silence" avec un solo très Gilmourien et surtout "I'm gonna buy some flowers" qui est un concentré magnifique de près de huit minutes de ce que le groupe peut faire de mieux. Une œuvre surprenante avec une fusion parfaite de la flûte avec les cordes, les claviers, les guitares, acoustique et électrique, les percussions et le chant. Les amateurs de prog vont forcément se régaler. (Jacques Lalande)

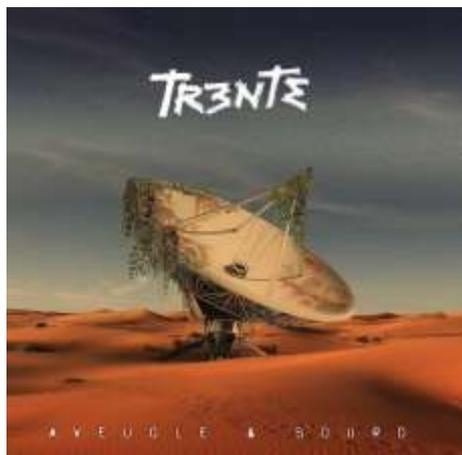


THE TREATMENT – WAITING FOR GOOD LUCK

(2021 - durée : 44'25" – 12 morceaux)

Ne soyez pas surpris par la pochette du nouveau Treatment. Les anglais n'ont pas décidé de se lancer dans le country, car ils restent foncièrement attachés à ce hard rock incandescent dans la lignée des australiens d'Airbourne ("Vampress", "Hold Fire"). Les deux formations ont été bercées par les albums d'AC/DC tout en appréciant Aerosmith, notamment sur "Lightning In A Bottle" qui fait furieusement penser au groupe de Boston. Ce cinquième opus de la formation de Cambridge permet également au vocaliste Tom Rampton à la voix travaillée au papier de verre, qui avait intégré le groupe sur son précédent opus "Power Crazy", de confirmer ses qualités, aussi

bien sur les titres pêchus ("Rat Race") que ceux qui sont plus bluesy ("Barman") ou boogie ("No Way Home"). Evidemment, comme souvent avec The Treatment, le line up évolue avec l'arrivée d'un nouveau membre, en l'occurrence le bassiste Andy Milburn, mais cela ne change pas grand-chose, car le groupe a toujours su conserver la flamme (les riffs comme les soli de guitares sont toujours aussi percutants) pour maintenir son hard rock à un haut niveau qualitatif. (Yves Jud)



TR3NTE – AVEUGLE & SOURD

(2021 – durée : 49'34" – 12 morceaux)

Apparu en 1999, Tr3nte a déjà sorti un EP ("Tout quitter" qui comprend également un concert live) et deux albums ("Tr3nte", "Vu du ciel") avant ce nouvel opus, dont la réalisation a pris cinq années. Le résultat est à la hauteur avec des morceaux qui lorgnent vers le rock, la power pop et le rock alternatif, le tout chanté dans la langue de Molière, avec de plus, chaque texte explicité dans le livret qui accompagne le cd. C'est très varié (accordéon et trompette sur l'intimiste "Rêve Hors Norme") et l'on passe aisément de titres calmes, acoustiques ("Mon odysée") à du rock plus brut ("Aveugle & Sourd"), énergique ("Disparu des radars"), avec un parfait dosage entre les instruments, la basse étant souvent assez présente ("Aveugle & sourd",

l'intro du titre "Autant"), au même titre que la guitare qui se distingue souvent au niveau des soli avec des tonalités musicales souvent différentes. Cerise sur le gâteau, le quatuor a convié Danny Vaughn de Tyketto à venir chanter (en français et en anglais) sur "Libre comme l'air" qui figure en deux versions, dont l'une chantée avec le chanteur américain et cela tombe bien, car ce titre représente l'un des temps forts de cet opus qui démontre que la ténacité et le travail peuvent porter leurs fruits comme dans le cas présent. (Yves Jud)



TUPLE – WELCOME TO HELL

(2021 – durée : 47'47" - 11 morceaux)

Tuple, c'est le surnom de Tommi Salmela, le chanteur finlandais qui officiait dans Tarot et Lazy Boney, deux formations de métal scandinaves, avant de songer, à l'aube de la cinquantaine, à débiter une carrière solo. Son premier opus, *Wooden Box*, avait été chroniqué dans votre mag favori (septembre 2020 - n°161). Il s'agissait d'AOR teinté de hard FM plutôt bien foutu, avec la voix extraordinaire de Tuple qui fait partie du cercle très fermé des meilleurs vocalistes mondiaux dans ce créneau. Ce *Welcome to Hell* emprunte les mêmes voies que son prédécesseur pour un résultat similaire : de l'AOR très haut de gamme avec une section rythmique bien présente (avec notamment une basse qui ronronne bien), un guitariste qui distille des riffs efficaces et des

soli très propres et un clavier qui enveloppe magnifiquement le tout. La voix de Tuple rayonne sur l'ensemble, cela va sans dire, donnant à cette galette sa vraie personnalité. Le contenu est très varié et on a des morceaux de pur AOR tels que "No Enough to Love me", "Stay" ou "Lies grow lies" qui rappellent Journey, "Hold on to me" qui se rapproche de Toto ou "So damn Cruel" que Boston n'aurait pas renié. On a également des titres un peu plus pop dont "Survive" qui propose un beau duo entre Tuple et Noora Louhimo, la chanteuse de Battle Beast. Le hard FM s'invite aussi à la fête avec le morceau éponyme de l'album qui a des réminiscences d'Europe, le superbe et très percutant "1,2,3,4, Go" qui n'est pas sans rappeler Axxis, "Hiding in Plain Sight" digne de Saga, certainement l'une des pierres angulaires de l'album au même titre que "Pride" qui pourrait figurer en bonne place dans n'importe quel opus de Foreigner. La track list s'achève sur "Silver", une longue ballade de plus de 7 minutes qui permet, une fois de plus, à Tuple et son compère Riitis (guitares, claviers) de faire montre de tout leur talent. Un album remarquable qui va séduire un public allant au-delà des stricts amateurs de hard FM et d'AOR. Vraiment du beau boulot. (Jacques Lalande)

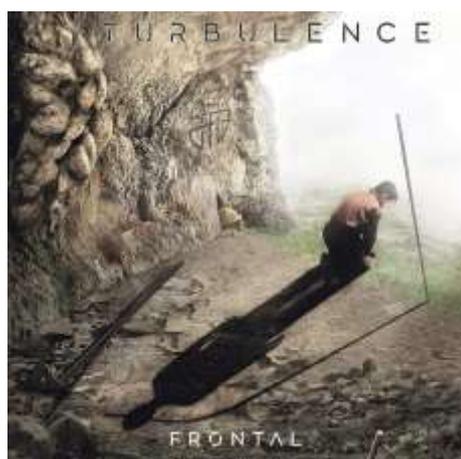


GOLDEN AGE ROCK FESTIVAL
INDOOR EN SALLE
Postponed to 2021
20-21-22 AUGUST 2021
LIÈGE · LUİK · LÜTTICH · BELGIUM
THANK YOU FOR YOUR SUPPORT
· STAY TUNED ·
Stay safe and be well!
WWW.GOLDENAGEROCK.BE

HARD EIGHTIES FRIDAY
DIAMOND HEAT
EMERSON FLOYD
MILLER DUNWATS
KILLER
Steelover
ALL WEEKEND MAIN HALL
ROCK MARKET · SIGNING SESSIONS
COVER ART ERIC PHILIPPE
XII TRAVAUX ROCK
Live Photo Expo by FRANKY BRUYNEEL

MAGICAL SEVENTIES SATURDAY
SWEET
The early years tour
SHAKIN' STREET
LEAZE
SIRY
HEAVY METAL MICKS
EPITAPH
Friedelbass Trio

PGMP MELODIC SUNDAY
JOE LYNN TURNER
ALCATRAZ
NEW ENGLAND
PROPHET
GRAND SLAM
ROBBY VALENTINE
OCEAN
MICHEL LECLERCO
After The Writing



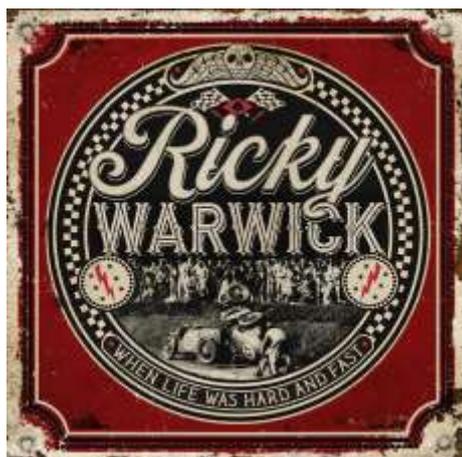
TURBULENCE - FRONTAL

(2021 – durée : 65'48" - 8 morceaux, 65' 48)

Turbulence est un groupe libanais de métal progressif formé en 2013 par Alain Ibrahim (guitares, composition, production) et Mood Yassin (claviers, composition). A noter que Alain Ibrahim officie également dans le groupe Ostura qui avait sorti un album magnifique en 2018 (*The Room*), chroniqué comme il se doit par le meilleur mag du Sundgau septentrional, à savoir Passion Rock (n° 147). Merci à ces deux formations qui tentent de gagner le combat de la musique et de l'ouverture culturelle quand d'autres font preuve d'un obscurantisme forcené qui plonge le pays du Cèdre dans la récession et la misère. Ce *Frontal*, second album du combo après *Disequilibrium* en 2015, raconte l'histoire singulière, mais vraie, d'un ouvrier du bâtiment qui a

eu un accident très grave sur un chantier avec la boîte crânienne traversée de part en part par une tige en fer détruisant complètement le lobe.... "frontal" du malheureux. C'est du prog-métal de très haut niveau avec une complémentarité exceptionnelle entre les claviers et les guitares qui peuvent évoluer dans des registres très différents, avec des ruptures superbes, des parties instrumentales d'une grande intensité et un batteur venu d'une autre planète (Sayed Gereige). La basse d'Anthony Atwe ronronne bien et le chant de de Omar El Hajj est très clair et tranche avec les riffs saccadés qui scandent certains morceaux. La première partie de l'album place le curseur plutôt du côté du rock progressif avec notamment le morceau introductif de plus de 11 minutes ("Inside the Gage") avec un chant très pur, des ambiances variées avec des riffs pesants qui alternent avec des passages très aériens, un énorme travail des claviers et de la batterie et un solo de guitare très travaillé qui rappelle Carl Groom (Threshold) ou Nick Barrett (Pendragon). Un morceau absolument fabuleux. Assurément le meilleur titre de rock progressif que j'ai écouté depuis un bon moment... "Madness Unforeseen" est dans la même veine, avec une rythmique plus heurtée, une intro avec des touches d'électro et un solo de guitare très technique dans un registre un peu jazzy. "Dreamless" maintient la barre très haut dans un style plus apaisé avec la voix très douce d'Omar qui est accompagnée par des guitares claires, des

claviers subtils et des percussions complexes. La seconde partie de l'album est beaucoup plus musclée avec parfois des touches de growl qui alternent avec un chant clair à l'instar du titre "Ignite" dont le break central est tout simplement génial avant un solo de guitare très tordu dans une ambiance jazz-rock qui rappelle King Crimson. "A place I go to hide" poursuit dans ce registre avec des alternances de passages très denses et très musclés et des passages au contraire très calmes, une belle prestation vocale, des lignes de basse charpentées et un final magistral. L'influence de Dream Theater (mais aussi de groupes comme Fates Warning ou Vanden Plas) est également patente dans "Crowbar Case", un autre morceau très long qui va développer des ambiances très diverses, parfois torturées, parfois apaisées, avec une fluidité déconcertante. "Faceless Man" repart dans un créneau de prog traditionnel entre Camel et Arena, tandis que "Perpetuity" donne une conclusion qui rappelle Threshold avec un clavier digne de Tony Banks (Genesis). Un très très gros album de prog métal de la part d'un groupe qui a l'étoffe des meilleurs et qui devrait normalement crever l'écran avec cette galette distribuée par Frontiers Music. (Jacques Lalande)



RICKY WARWICK – WHEN LIFE WAS HARD AND FAST

(2021 – cd 1 - durée : 39'43" – 11 morceaux / cd 2 – durée : 31'38" – 10 morceaux)

Avant de débiter la chronique de ce nouvel album solo de Ricky Warwick, je ne saurais que conseiller à nos lecteurs d'acquiescer la version avec un disc bonus intitulé "Stairwell Troubadour", car ce dernier comprend que des reprises interprétées en acoustique ou en électro-acoustique par le musicien irlandais et cela passe vraiment bien, malgré la diversité des groupes choisis (Dead Or Alive, Britney Spears !, Eddie Cochran, Johnny Cash, The Ramones, Elvis Presley, Iron Maiden, ...). On sent vraiment que le guitariste/chanteur à la voix chaude s'est fait plaisir sur son septième album solo en proposant des titres rock ("When Life Was Hard And Fast", "Fighting Heart") mais

également plus punk ("Never Corner A Rat", "You're My Rock'N'Roll") ou intimistes ("Time Don't Seem To Matter", "Clown Of Misery" que l'on croirait enregistré au fond d'une grange). Ce nouvel album a été composé en partie avec Keith Nelson (ex-Buckcherry) qui joue également de la guitare sur l'album et qui l'a également enregistré. On retrouve pas mal d'invités connus (les guitaristes Luke Morley de Thunder et Andy Taylor ex-Duran Duran, le chanteur Joe Elliot de Def Leppard, ...) qui enrichissent encore la musique de Ricky Warwick qui a également convié Pepper, sa fille de onze ans, à venir chanter à côté de lui sur la ballade "Time Don't Seem To Matter". Vraiment un album éclectique du chanteur/guitariste de Black Star Riders et ex-The Almighty pour qui le mot repos n'existe pas. (Yves Jud)

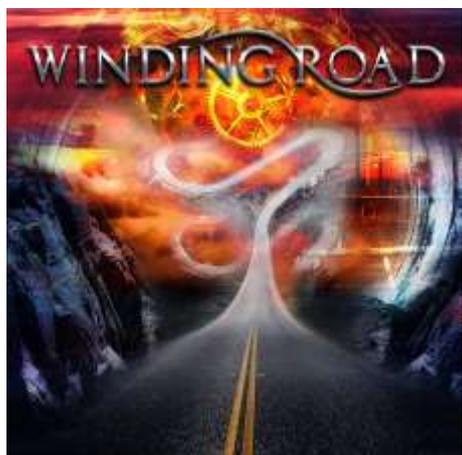


WHITE VOID – ANTI (2021 – durée : 45'59" – 8 morceaux)

Sortant de sentiers battus, White Void est une formation norvégienne composée de musiciens venant d'horizons et de groupes musicaux bien différents (le black métal avec le chanteur Lars Nedland, membre de Bornakær et de Solefald, le black métal progressif avec le batteur Tobias Solbakk d'Inshàn, l'électro avec le bassiste Veggard Kummen et le blues rock avec le guitariste Eivind Marum). Cette réunion de musiciens aurait pu s'avérer stérile ou indigeste, mais c'est loin d'être le cas, car White Void propose une musique originale (au même titre que le fil conducteur de l'album qui s'inspire de certaines recherches existentielles développées par l'écrivain et philosophe Albert Camus) qui mélange la new wave, le rock, l'électro et la pop. La guitare n'est pas en reste, car les soli se démarquent dans cet univers musical plein

de nuances. A titre d'exemple, "Where You Go, You'll Bring Nothing" est une composition qui débute calmement, avec un chant presque aérien, avant de s'accélérer et d'introduire un solo de guitare aux tonalités bluesy. C'est superbement mis en place et même lorsque les norvégiens remontent le passé (c'est parfois le

cas), à l'instar du titre "This Apocalyspe Is For You" (et oui, la majorité des titres ne sont pas foncièrement optimistes) dans un trip seventies teinté de psychédélique avec des claviers aux sons "old school", on se laisse embarquer. C'est entraînant ("All Chains Rust, All Men Die", un titre qui rappelle légèrement Ghost), surprenant (l'électro/pop de "This Air Was Thick With Smoke"), mais surtout très créatif et très réussi. Une belle surprise ! (Yves Jud)



WINDING ROAD (2021 – durée : 56'47" – 12 morceaux)

L'entente a été immédiate entre le guitariste, bassiste et claviériste Magnus Åkerlund (Blender) et le batteur Jan Hedlund (Coastline, Eagle Down) lorsqu'ils se sont rencontrés en 2018 et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les deux musiciens avaient composé un titre ensemble, donnant par la même occasion naissance à Winding Road. Mais pour que le projet prenne son envol, il fallait un chanteur, et c'est là que le duo a fait fort en recrutant, Jonas Tyskhagen (Incardine, Soxity, Yo Motherfucker, Bitches Brew) une connaissance de Jan Hedlund, un vocaliste avec une voix en or. Le résultat de cette association se retrouve au travers de douze compositions qui mixent habilement hard mélodique ("Out Of Control") et AOR ("Call On Me"), sans omettre des soli de guitares percutants ("It's Matter Of Survival"), avec même un clin d'œil à Rainbow sur "Gotta Get Close To You". Evidemment, un album de ce type ne sera pas parfait sans les ballades qui tuent ("I Lost You", "Take Me As I Am", "Before It All Falls Down") et qui complètent habilement cet album qui peut se classer à côté des albums de Work Of Art, Coastline, One Desire ou Alien. (Yves Jud)



ROB ZOMBIE – THE LUNAR INJECTION KOOL AID ECLIPSE CONSPIRACY (2021 – durée : 41'58" – 17 morceaux)

Lorsqu'il ne réalise pas des films d'horreur ou ne s'occupe de comics, Rob Zombie se consacre à sa carrière musicale, où l'on retrouve l'univers déjanté de l'artiste qui n'en oublie pas pour autant d'inclure des clins d'œil à ses deux autres centres d'intérêt précités (le livret est rempli de comics). Ce septième opus solo est comme une grosse marmite musicale où différents styles musicaux ont été intégrés, le tout sur fond de samples, d'électro et d'indus, sans omettre la caractéristique principale de la musique de Rob Zombie : du groove à tous les étages. Evidemment, il faut plusieurs écoutes pour discerner toutes les subtilités de cet opus, qui comprend à nouveaux des passages parlés, mais qui s'ouvre à la country sur "18th Century Cannibals Excitable", au blues sur "Boom Boom Boom" ou au disco teinté de touches orientales sur "Get Louse". Ce ne sont que quelques exemples des mélanges musicaux farfelus proposés par le musicien américain qui peut s'appuyer sur des fines gâchettes pour l'épauler, dont le surdoué John 5 (ex-Marilyn Manson) à la guitare. On notera également que le quatuor apprécie le heavy rapide, mais qui comprend une ambiance "lounge" au milieu de "The Eternal Struggles Of The Howling Man" (les titres des morceaux valent également le détour !) avec de repartir sur un délire psychédélique. Force est de reconnaître que ce sorcier musical qu'est Rob Zombie a de nouveau réussi à proposer un album dense qui sort de tous les courants habituels. (Yves Jud)



INTERVIEW DE DOMINIQUE LEONETTI (CHANTEUR/GUITARISTE) DE LAZULI

Bien que la popularité de Lazuli ne soit pas comparable à celle de Gojira, les deux formations ont néanmoins en commun, le fait d'être composé de deux frères (les Duplantiers, Joe et Mario pour le groupe de métal extrême progressif et les Léonetti, Dominique et Claude pour Lazuli, avec pour ces derniers, de surcroît la participation active du fils de Dominique, Elliot, luthier de formation qui a réalisé la guitare de son père) et surtout d'avoir su rencontrer le succès à l'étranger, chose assez rare pour être signalée, rien n'étant fait dans notre pays, pour encourager la création musicale et inciter les groupes à se produire à l'international, ce qui n'est d'ailleurs plus possible depuis l'arrivée de la pandémie. C'est dans ce contexte si particulier que nous sommes allés à la rencontre du groupe progressif français avec lequel nous avons abordé cette situation, tout en parlant de "Dénudé", album dont la conception est liée directement à l'arrêt des concerts. (interview Yves Jud – crédit photos Aline Léonetti)

Pour les lecteurs qui ne connaissent pas Lazuli, peux-tu faire un bref résumé de la carrière du groupe?

Pas facile de résumer brièvement vingt quatre années, dix albums studio, quelques DVDs et une tonne d'aventures fabuleuses !!! Pas facile de résumer autant de concerts, en Europe et ailleurs, ces premières parties de Fish, Lavilliers, Bashung, Riverside, Tété, Ange, Dionysos etc... de ces festivals aux cotés de Nick Mason (Pink Floyd), Tony Levin, Steve Hackett, Pendragon, Marillion, Saga, Haken, Barclay James Harvest, etc... de tous ces concerts à présent en tête d'affiche après tant d'années de galères. Galères qui comme chacun sait, font partie inhérente de la vie de tout groupe de rock. Alors pas facile d'exprimer en bref cette chance que nous avons aujourd'hui de partager notre musique et nos émotions plus que nous aurions pu l'imaginer.

Comment expliques-tu le fait que vous êtes plus connus à l'étranger (où vous avez souvent tourné) qu'en France. C'est d'autant plus surprenant, que vos textes sont dans la langue de Molière ?

Peut-être que l'explication réside dans la phrase de cet Américain que nous avons croisé après un de nos concerts aux Etats-Unis : "Je ne comprends pas un mot de français mais mon cœur a compris tout ce que tu as dit". J'ai acquis la certitude après cet échange, que la sincérité suffisait à ce que les êtres se comprennent, bien au delà des mots. Je sais que la musique se moque des frontières mais la chose que je ne m'explique toujours pas, c'est pourquoi la nôtre à cette chance. Du coup, je ne m'explique encore moins pourquoi il nous est si difficile de tourner d'avantage dans notre propre pays !!!

Outre le fait que cela a dû être un gros choc l'année dernière de devoir stopper du jour au lendemain votre tournée et de ce fait, de ne plus bénéficier de rentrées financières, comment un groupe comme Lazuli arrive-t-il encore à vivre ?

Ironie du sort, notre tournée s'est stoppée la veille de notre concert au Cavern Club à Liverpool, le lieu mythique des Beatles. Coup dur pour le fan des "4 garçons dans le vent" que je suis. Pour le coup, nous étions "7 garçons dans le van" pour un retour à la maison. La ferveur et l'ébullition de ces dernières années laisse place à un trou béant et pour l'instant le préjudice nous touche plus psychologiquement que financièrement. L'arrêt des concerts nous met forcément en danger mais je ne veux pas me plaindre et préfère voir le positif. Nous avons la chance de continuer à vendre des albums ; grâce à nos fans nous maintenons la tête hors de l'eau et notre musique continue à voyager. Pour ma part, je dois aussi grandement mon équilibre à ma famille. Sans amour, sans phare, on ne traverse aucune tempête. Il ne faut également pas oublier que contrairement aux musiciens étrangers, nous avons un statut d'intermittent du spectacle en France et que grâce à l'année blanche qui nous a été octroyée, nous pourrions survivre jusqu'au 31 août. Tout dépendra maintenant des choix politiques à venir. A la fin de l'été, nous aurons soit un sursis supplémentaire, soit nous sombrerons brutalement dans le vide, totalement démunis (Dénudé tiens ;-). Quoiqu'il advienne, les temps à venir seront difficiles, en admettant l'éventuelle reprise bientôt, il faudra que les concerts soient économiquement viables et ce n'est pas gagné.

L'année dernière aura aussi été marquée par le départ de Ged, un départ qui a surpris tout le monde. Peux-tu nous en parler et en même temps, présenter Arnaud son remplaçant ?

Rien ne laissait présager le départ de Ged puisqu'il n'y a jamais eu une seule ombre au tableau en 15 années communes de Lazuli, ni artistique, ni relationnelle. Le choc fut donc violent. J'imagine que Ged a remis sa vie en question durant le premier confinement ; Situation exceptionnelle, questions existentielles, décision exceptionnelle. Nous n'avons pu que nous incliner face à son choix mais je ne comprends toujours pas comment il pourra se passer des bonheurs uniques que procure une vie de groupe. Plus que des compagnons de route, nous avons été bel et bien des frangins de route, mais Ged a décidé d'en prendre une autre. Que veux-tu, Lazuli n'est pas une prison et en amour comme en amitié, à la porte il n'y a pas de clef. Paradoxalement, autant le départ de Ged fut un déchirement, autant l'arrivée d'Arnaud fut une joie immense et un souffle nouveau. Il est l'homme providentiel, comment ne pas voir le signe annonciateur: il porte les mêmes moustaches que le Dieter Böhm de notre pochette ! Nous travaillons ensemble depuis 11 mois maintenant et c'est un pur bonheur, Arnaud est quelqu'un d'enthousiaste, sensible et créatif. Il est non seulement un excellent guitariste mais également multi-instrumentiste. Que demander de plus ? Maintenant je croise les doigts pour que nous puissions faire perdurer cette belle osmose retrouvée. Je n'ose bien sûr plus trop présumer de l'avenir, cette dernière année nous a prouvé que les surprises pouvaient être immenses... mais je suis optimiste, la vie trouve toujours son chemin.

D'où est venue l'idée de profiter de cette période d'arrêt pour proposer quelque chose de neuf à partir de compositions déjà existantes, à travers l'album "Dénudé" ?

Au mois de septembre et après avoir compris que notre retour sur scène serait à nouveau reporté, il fut évident que pour notre santé mentale et pour ne pas rompre le lien avec nos auditeurs, nous devions nous lancer dans un projet. L'idée est partie des vidéos que nous avons publiées pendant le premier confinement. Il s'agissait par "obligation" de versions acoustiques. Le choix de fixer ces versions épurées sur un support

s'est imposé par lui-même, cela nous semblait être la meilleure façon de nous rapprocher de nos auditeurs en ces temps de distanciation forcée, de partager une sorte d'intimité, de réduire les kilomètres entre nous... Rien d'original en soit, puisque la plupart des groupes ont proposé des choses similaires, mais nous avons mis tout notre cœur à l'ouvrage, en essayant d'être créatif avec cette matière existante. Il est vrai que sans le contexte particulier de la pandémie, cet album n'aurait jamais vu le jour. Paradoxalement et malgré cette année de disette, ce fut un véritablement bonheur de réaliser cet album ; un bol d'air frais malgré la part de nostalgie qu'il comporte, se retournant sur son passé mais en rêvant d'avenir.

Est-ce que le choix des morceaux qui passeraient de l'électrique à l'acoustique a-t-il été facile?

Pas évident de choisir 16 titres parmi la centaine du répertoire de Lazuli. Ils se sont finalement imposés d'eux même, peut-être inconsciemment susurrés par cette période étrange ; avec le recul, il me semble que ces chansons ont une résonance particulière dans la circonstance. Le plus difficile fut d'accepter le reflet de toutes ces chansons nues dans le miroir ! C'était à la fois terrifiant et excitant de les déshabiller. Savoir capter l'essentiel n'a pas tout le temps été aisé, mais à chaque fois que mes sensations me ramenaient à celles que j'avais ressenties à l'époque où je les avais écrites, je savais que nous étions proche du but.

Combien de temps a nécessité la réalisation de cet album ?

Je ne saurais dire exactement car ce fut étalé dans le temps et au grès de nos possibilités. Mon frère et moi avons beaucoup travaillé en amont puisque nous étions confinés ensemble. Le plus long fut de trouver les couleurs, les directions, faire des choix catégoriques ; Il est difficile de quantifier ce travail. Nous avons fait une paire de sessions de 5 ou 6 jours tous ensembles au mois de novembre, puis Claude et moi avons mixé tout ça en une quinzaine de jours au mois de janvier.

Est-ce qu'une tournée est prévue pour jouer ces titres acoustiques où est-ce que ces relectures vont s'insérer dans la set list d'une prochaine tournée "électrique"?

Une tournée exclusivement acoustique, non. Nous glisserons sans doute quelques titres dans le répertoire. Mais il y a une évidence, la tournée de notre album précédent "Le fantastique envol de Dieter Böhm" est restée clouée au sol, la priorité sera de faire redécoller "Dieter" dès que le tarmac sera dégagé...

Avez-vous envisagé un jour de proposer un album en anglais ?

Si tu m'avais déjà entendu m'exprimer dans la langue de Shakespeare, tu ne me poserais pas la question! Sérieusement, il ne faut jamais dire jamais mais pour être au plus proche de mes sentiments, difficile de passer outre ma langue maternelle. Nous avons déjà essayé des traductions de mes textes et je suis toujours extrêmement frustré de voir à quel point les jeux de mots et les métaphores peuvent perdre tout leurs sens. Abstraction faite de mon accent anglais en bois, il y a aussi l'envie de préserver la particularité du français, de ne pas me cacher derrière un angliche yaourt, d'autant plus que comme nous en parlions plus haut, la langue de Molière ne nous empêche pas de passer les frontières, contrairement à ce que l'industrie musicale a toujours laisser croire aux groupes français.

Que penses-tu de la scène progressive actuelle et as-tu eu des coups de cœur pour certains groupes ?

Nous croisons énormément de groupes (en temps normal ;-) j'espère d'ailleurs qu'à notre retour, nous les retrouverons tous. J'ai tout de même peur que certains d'entre eux aient dû rendre les armes, tout comme certains festivals, certaines salles... !!! Il y a de belles choses dans la scène progressive actuelle mais pour être totalement sincère, elle ne me transcende pas tout le temps. Je trouve qu'elle a parfois du mal à se réinventer. Trop nombreux sont ceux qui essaient de calquer les groupes phares et finalement, comment égaler les Genesis, Pink Floyd ou autres ? Alors je reste malgré moi un peu bloqué sur l'original, sur les groupes "d'antan". Je reste admiratif de la classe que peuvent toujours dégager certains "vieux" groupes que nous avons l'immense privilège de côtoyer. Nous avons notamment joué avec Saga, juste avant la pandémie et leur concert était vraiment superbe. Il y a bien sûr des groupes nouveaux qui nous émeuvent, un des derniers en date est le groupe Kuda, un groupe italien que nous avons croisé sur un festival. Ils devaient d'ailleurs ouvrir pour nous en 2020 à Rome et Veruno. Partie remise...

Quels sont vos projets ?

Remonter sur scène. Que projeter d'autre ?! J'ai beaucoup écrits ces derniers temps et nous avons commencé à travailler sur les maquettes de ce qui pourrait être un futur album. Mais comme je le disais plus haut, il y a toujours ces chansons qui n'ont pas encore vécu sur scène et que nous brûlons de jouer à tous les amis de Lazuli.

REEDITION

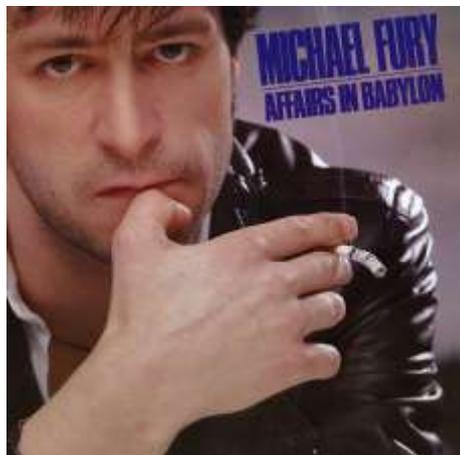


JON ANDERSON - ANIMATION

(1982 – réédition 2021 – durée : 57'29" 11 morceaux)

Trois ans après avoir claqué la porte du groupe Yes en compagnie du claviériste Rick Wakemann, le chanteur Jon Anderson sort en 1982 avec ce "Animation", son quatrième album solo et sans doute l'une de ses meilleures productions sous son nom. Le chanteur qui a signé là, les neuf titres et produit l'album avec Neil Kernon, s'est entouré pour l'occasion, d'un line-up impressionnant avec notamment le batteur Simon Philipps (Jeff Beck), le guitariste Clem Clempson (Humble Pie, Colosseum), le claviériste David Sancious (Bruce Springsteen), David Lawson (UK) ou encore Chris Rainbow (Alan Parsons Project) et Jack Bruce (Cream). Réédité dans une version remastérisée, l'album sorti à l'époque chez Polydor est plutôt varié, dans une verve rock à l'image du

très bon "Olympia" qui ouvre le disque avec un Anderson égal à lui même comme sur les 9 minutes de "Animation" ou l'inspiré "Much better reason". Le chanteur nous emmène sur des rythmes plus exotiques sur "Surrender" et fait toujours des merveilles avec sa voix dans un registre acoustique comme sur "Boundaries". L'album retrouve son artwork original et cette réédition signée Esoteric recordings est complétée par deux titres bonus: "Spider" (sortie à l'époque uniquement en face B d'un single) et une démo de "The Spell". Après cette parenthèse en solitaire, Jon Anderson participera l'année suivante et avec le succès que l'on sait, à la reformation de Yes pour l'album "90125"... (Jean-Alain Haan)



MICHEL FURY – AFFAIRS IN BABYLON

(1984 - réédition 2021- durée : 39'49" – 10 morceaux)

Malgré ce que pourrait laisser penser la pochette, Michael Fury est le nom d'un groupe et non celui de Myles Hunter, le chanteur guitariste du combo, qui pose dessus. Le management a toujours voulu positionner le groupe canadien comme cela alors que les membres du groupe s'y opposaient. En 1985, un an après la sortie de cet unique album, le groupe rachètera tous les droits pour signer avec Chrysalys Us, embaucher un nouveau batteur, un certain Brian Doerner, plus connu pour être le frontman d'Helix, réenregistrer 5 morceaux, en ajouter cinq nouveaux pour donner naissance à un nouvel album qui porte le même nom *Affairs in Babylon*, mais en ayant pris bien soin de se donner un vrai nom de groupe, Refugee, qui allait devenir une marque

de fabrique dans le milieu AOR. L'histoire d'un morceau ne s'arrêtera pas là, *These Are The Good Times*, mid-tempo rageur de l'époque, sera repris en 1986 par Eric Martin pour la bande originale d'*Iron Eagle* et y côtoiera des inédits de King Kobra, Dio, Urgent, Jon Butcher Axis et Helix (tiens donc !), rien que cela. Ces 5 morceaux donc, dont les deux versions sont assez proches, *Through The Thunder (Thunder An Another Night)* un titre rageur qui sied assez bien au groupe, le hit en puissance *Hot Words*, le tribute accidentel ou pas à Bon Jovi (*Janie*) *Here We Go Again*, la power ballade *These Are The Good Times* et bien sur *Affairs In Babylon*, la ballade au piano très courte qui introduit l'album. Le reste qui n'aura pas eu droit au re-lifting, des morceaux qui font penser aux stars locales de l'époque, Bryan Adams pour *These's Gonna Be A Fire Tonight*, Saga pour *And We All Go Down To The River* et *Pictures And Prints*, Loverboy pour *White Wine And Roses*. On sent le potentiel, mais un groupe qui n'est pas à l'aise avec les conditions

de son contrat. Ce LP n'a jamais été réédité en cd, c'est donc à partir d'un vinyle, avec un travail de restauration, que sort cet album pré-Refugee, les fans addicts apprécieront, pour les autres c'est une bonne occasion de se faire une idée de ce groupe mythique du milieu AOR. (Patrice Adamczak)

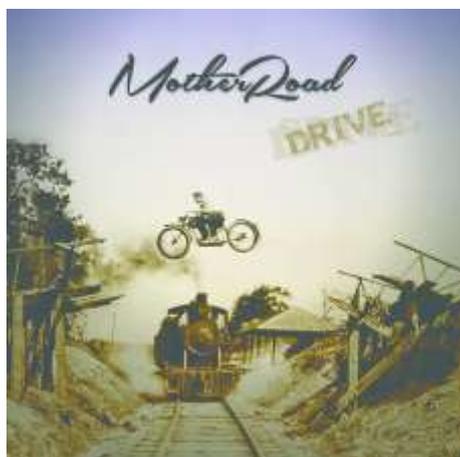


BRIAN ISLAND

(1989 – réédition 2021 – durée : 45'01" – 10 morceaux)

Retour en 1989, Brian Auger Olson sortait cet album sous le nom de Brian Island, jamais réédité jusqu'à là, dépassant allègrement les 100€ sur les sites spécialisés, Aor Heaven a décidé d'en tirer 500 nouvelles copies limitées. Le Canadien jusqu'à la connu pour être le chanteur de Prototype, groupe d'AOR ayant sorti un seul album en 1983 reconnu dans le milieu. De ce passé Brian sollicite le guitariste Dan Lowe et le batteur Jerry Adolphe (Clin d'œil à ceux qui ont vu *Le Prénom*) qui officie depuis de nombreuses années chez Chilliwack après avoir fait un crochet par chez Boulevard. Brian est également bassiste, comme un certain Richard Page, mais nous en reparlerons, et cela s'entend, tellement il la fait ronronner la 4 cordes, ce qui donne spontanément

une allure funky à sa musique. De cette décennie qui s'achevait, Brian tente d'en faire la synthèse et s'aventure sur différents terrains, comme sur celui Billy Squier avec *Night After Night*, sûrement le titre le plus intéressant de cet album, ou avec *In Suite Of What You Do* avec ses cuivres qui rivalisent avec la guitare. Mais dès *No Surrender*, c'est dans la galaxie Mr. Mister que l'on bascule, grosse basse, mid-tempo, mélodie douce, chœurs, tout y est, *I'm Your Hero* aura droit à un peu plus de nouveaux sons techno, tout comme pour le bondissant *Major Motion*, *Draw The Line* (quel titre !) nous ramenant quant à lui sur des chemins connus. Les ballades *Walk On Water* et *When Your Lose Your Love* lorgnent délibérément vers son compatriote Stan Meissner, comme le mid-tempo *One Wish Deliverable*. Pour finir les gimmicks de basse et de guitare de *Treat Me Like A Lover* vous rappelleront et, ce n'est pas un hasard, le *Beat It* de Michael Jackson. En 1989, ceux déjà cités et les Richard Marx, John Parr, Jeff Paris, ... squattaient le créneau, il était donc difficile de s'y faire une place, mais c'est comme cela que naissent les mythes. (Patrice Adamczak)



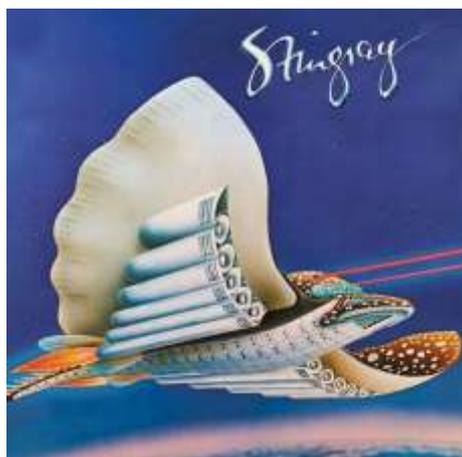
MOTHER ROAD – DRIVE

(2014 – réédition 2021 – durée : 52'38" - 11 morceaux)

4 ans après le split définitif de Soul Doctor, Chris Lyne décide de changer de cap et de revenir aux racines de la musique qui l'aime. Il contacte le sous-estimé, et sous employé, Keith Slack (Steelhouse Lane) qui avait remplacé au pied levé Kelly Kelling (Trans Siberian Orchestra, Baton Rouge, King Kobra, ...) sur la tournée The Unforgiven de MSG au micro, Frank Binke (Kingdom Come) à la basse, Zacky Tsoukas (Soul Doctor) à la batterie et le couteau suisse (ou plutôt italien), aux claviers, Mister Alessandro Del Vecchio, c'est la naissance de Mother Road. Vu que ce patronyme est le surnom de la Route 66, l'orientation de la musique du groupe est claire, et va revisiter le Rock des 70's brut de décoffrage. Toute ressemblance avec

des groupes existants ou ayant existé saurait être que volontaire, clairement la filiation est revendiquée et perpétuée. Intro à la guitare acoustique, très clairement l'ombre d'un certain dirigeable plane, couplée ensuite avec celle du Serpent Blanc des débuts, sur *The Sun Will Shine Again*, Keith et Chris impriment un ton se hissant à la hauteur de leurs célèbres idoles dans l'interprétation et le feeling. L'un ouvrait la galette, l'autre la clôture, *On My Way* dans le même esprit est à apprécier sans modération. Pour les fans du groupe de Coverdale (Whitesnake), période Moody/Mardsen, la power ballade *These Shoes* les ravira tellement la chose est dignement maîtrisée. *Dirty Little Secret* encore plus bluesy enfonce le clou avec les interventions de Chris qui se rapprochent plus de celles de John Sykes paradoxalement. Et quand Alessandro se met dans

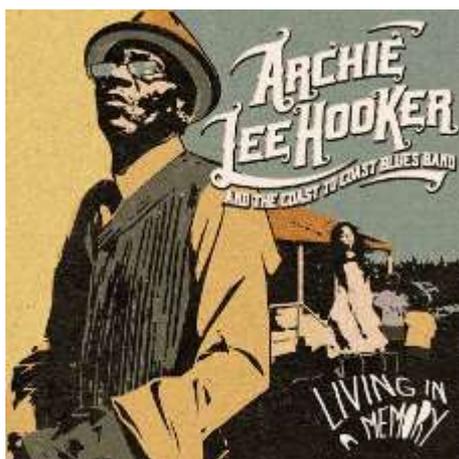
les bottes du grand John Lord (Deep Purple), cela donne *Dangerous Highway* dont le refrain, et c'est une constante il faut aussi le préciser, fleur bon le south profond et son groupe le plus emblématique. *Out Of My Mind* continue le travail, avant que *Blue Eyes* débarrassé des influences anglaises nous transporte en Floride pour côtoyer les fantômes d'un groupe décimé par un crash aérien (Lynyrd Skynyrd). *Feather in You Head*, *Drive Me Crazy* et *Poor Boy*, titres gorgés de feeling et de breaks nous font penser au regretté Black Country Communion. A tout cela vous ajoutez une touche de JoeCocker, et vous obtenez l'excellent et entraînant *Still Rainin*. L'album date de 2014, mais s'appuyant sur la sortie en début d'année du second album, Metalapolis Records, label allemand, à la bonne idée de le rééditer en cd après l'avoir édité en vinyle précédemment. Ici point de pâles copies, juste une excellente évocation, interprétée par d'excellents musiciens et compositeurs, d'une période révolue mais qui compte encore d'innombrables fans nostalgiques. (Patrice Adamczak)



STINGRAY (1999 – réédition 2021 - durée : 44'48" – 11 morceaux)
 Encore une belle réédition à mettre sur le compte de Bad Reputation, avec la sortie du premier album éponyme de Stingray, une formation venant d'Afrique du Sud formée en 1979 et qui se positionnait dans un créneau AOR/rock mélodique et même si "Where Do We Go From Here", le premier morceau débute avec plusieurs voix "a capella" à la manière de Queen, la suite du morceau fait plus penser à Boston, Styx et Kansas. Le reste de l'opus est dans cette mouvance et l'on comprend rapidement la pertinence de cette réédition, car ce sextet possédait de solides atouts, avec de belles parties vocales (parfois rehaussées de plusieurs voix), du groove ("Better The Devil You Know...), des claviers à la Styx ("Lovesaver"), des moments plus calmes ("Lucy") et un soupçon de progressif ("Breakdown"). La réédition comprend un

bonus track qui est une version différente du titre "Better The Devil You Know...". Après cet album, le groupe a enregistré un deuxième opus en 1980, "Operation Stingray" avant de splitter en 1982. C'est dommage, car ce groupe avait un réel potentiel et il est probable que s'il avait bénéficié d'une promo internationale conséquente, il aurait pu faire un carton, notamment aux Usa, pays de prédilection pour ce type de musique. (Yves Jud)

BLUES – BLUES ROCK - SOUTHERN ROCK – FOLK ROCK – COUNTRY



ARCHIE LEE HOOKER AND THE COAST TO COAST BLUES BAND – LIVING IN A MEMORY (2021 – durée : 51'34" – 12 morceaux)

Même si cela ne fait pas tout, le fait d'avoir eu comme oncle John Lee Hooker, a permis à Archie Lee Hooker (né en 1949 à Lambert dans le Mississippi) de se forger une bonne éducation musicale, d'autant qu'il a vécu chez le célèbre bluesman de 1989 jusqu'à sa mort en 2001. En 2011, le musicien s'est installé en France et a trouvé d'autres musiciens pour former son groupe, avec qui il a sorti un premier album intitulé "Chilling" en 2018, opus qui a reçu les éloges de la presse musicale. Il récidive cette année avec une deuxième galette qui est un hommage au blues sous toutes ses formes. Très bien entouré par le guitariste Fred Barreto (dont l'album "For So Long" a été chroniqué dans le magazine

160), Matt Santos (orgue Hammond, harmonica), Nicolas Fageot (basse) et Yves "Deville" Ditsch (batterie), mais également de nombreux invités (plus d'une dizaine, dont le guitariste Bernard Allison), Archie Lee Hooker met sa voix chaude au service de titres soul ("It's A Jungle Out There"), mais également bluesy avec un groove qui fait taper du pied sur "Blinded By Love", "Give It With A Smile" et "Getaway", un morceau marqué par la présence de choristes féminines avec en prime un couplet chanté en français. La formation

propose également des blues traditionnels ("Nighmare Blues", "I Lost A Good Woman", un morceau marqué par des superbes soli de guitare, "I Miss You, Mama", un morceau intimiste joué en acoustique), mais aussi des compositions différentes, à l'instar de "My Baby" qui introduit un soupçon de jazz. Les cuivres sont d'ailleurs très présents tout au long de cet album qui comprend également de nombreux solo (claviers, saxophone, trompette, ...) preuve de la parfaite osmose entre tous les intervenants de cet opus d'une grande variété musicale. (Yves Jud)

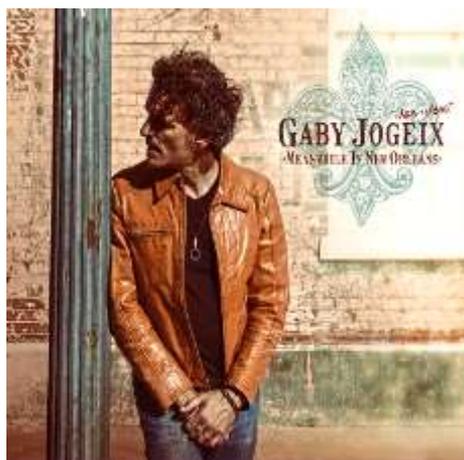


JEANETTE BERGER – LIVE

(2021 – durée : 76'07" – 15 morceaux)

Après deux EP ("Blues Prayer" en 2012 et "How Many Times" en 2015) et un album ("In My Mind" en 2018), Jeanette Berger propose son premier enregistrement en public capté lors de son concert donné en août 2020 au festival Sanary Sous Les Etoiles. Fort d'une expérience scénique conséquente (plus de 150 concerts, dont des participations à Musilac ou Solidays) la chanteuse, pianiste et guitariste nous propose un show où la finesse (les titres piano/voix "Oh Woman" et "Somebody") côtoie la soul ("Tears And Pain"), le blues ("Come In") avec une dose de groove ("Feel Free" avec un bon solo de guitare). La voix de Jeanette Berger est pleine d'émotions, de nuances et de feeling et "cerise sur le gâteau" la jeune femme a bon goût puisqu'elle se

permet de reprendre le titre "The High Time" de Ray Charles, exercice où elle ressort la tête haute. Entouré de très bons musiciens et choristes, Jeannette Berger démontre qu'elle n'a rien à envier à personne et il est clair qu'avec son potentiel, elle peut viser bien au-delà de nos frontières. (Yves Jud)

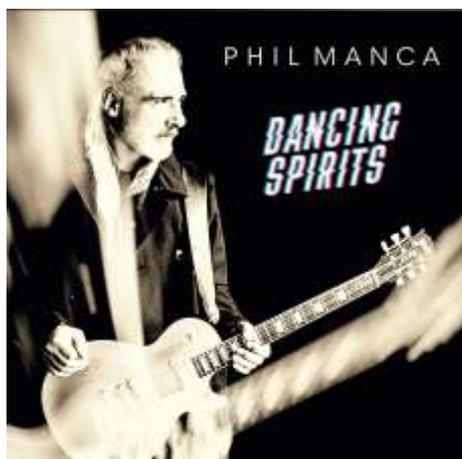


GABY JOGEIX – MEANWHILE IN NEW ORLEANS

(2021- durée : 48'29" – 12 morceaux)

Gaby Jogeix est un musicien d'origine française et espagnole, né à Bilbao et résidant actuellement à Madrid. "Meanwhile In New Orleans" est son quatrième album et est un mélange de différentes musiques et même si les deux premiers titres sont plutôt rock ("Right Way To Love You", "Fair Green"), le reste est bien plus varié avec du blues chaloupé ("The Other Side", "The Moon Is Here"), du blues funk ("Shine On You"), du blues épuré ("I'll Get Back Again"), de la soul teintée de gospel ("I'm Gonna Get There"), du rockabilly ("Feel Like Maling Love") et un peu de rock garage ("Im Gonna Get There"). L'ensemble est vraiment diversifié, au même titre que le chant de Gaby qui met en avant un timbre chaud, soul et groovy, le tout appuyé par des soli de

guitares bien en place incluant parfois de la steel guitare. Un album qui a été enregistré à la New Orleans avec quelques musiciens du cru et nul doute que le brassage musical si propre à la ville américaine a eu une influence bénéfique sur les morceaux de ce musicien autodidacte. (Yves Jud)

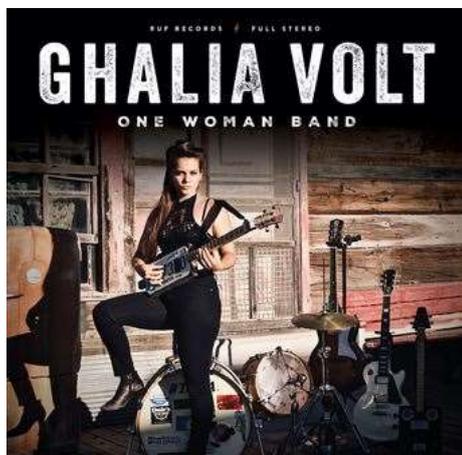


PHIL MANCA – DANCING SPIRITS

(2020 – durée : 47'49" – 10 morceaux)

Si vous êtes adeptes de blues rock teinté de hard, vous pouvez, sans risque de vous tromper, jeter votre dévolu sur ce deuxième album (le premier intitulé "Signs" est sorti en 2018) de Phil Manca, car "Dancing Spirits" regorge de soli à tous les étages, car le guitariste n'est pas avare dans ce domaine et quelque soit le type de composition : du blues rock gorgé d'électricité ("Crying For Freedom", "All Around The Wrold") au blues plus traditionnel ("Someone Cares For Me"), avec un superbe hommage à Gary Moore ("Betty Blue"), en faisant en détour

vers le hard blues ("Dancing Spirits" avec une mise en avant de la basse, ""Got To No"), au rock ("Motorhead Baby"), en passant par l'acoustique ("Mask Of Snow"), il y a de quoi satisfaire les plus exigeants, d'autant que derrière le micro, cela assure également avec un chant chaud et gorgé de feeling de Josselin "JJ" Jobard. Décidemment, à chaque nouveau numéro, l'hexagone nous réserve de belles surprises musicales et cette galette en fait assurément partie. (Yves Jud)



GHALIA VOLT – ONE WOMAN BAND

(2021 – durée : 41'46" – 11 morceaux)

Lorsque le Covid a débarqué début 2020, Ghalia Vauthier, alias Ghalia Volt, s'est retrouvée sans concert et au lieu de se morfondre, elle a décidé de revenir à ses racines en composant son nouvel album toute seule et en allant l'enregistrer aux Royal Studios à Memphis en novembre 2020. Tout a débuté en août de la même année, lorsque la musicienne s'est faite un "one train trip" à bord de l'Amtrak, train américain bien connu, dans lequel elle a traversé pendant un mois de nombreuses régions (Louisiane, Texas, New Mexico, Arizona, Californie, Colorado, Missouri...) qui lui ont servies d'inspiration pour écrire son troisième album. Certaines photos de ce voyage illustrent d'ailleurs le livret du cd. En dehors de deux invités (la bassiste Dean Zuccherro sur deux morceaux et Monster Mike Welch à la guitare sur également deux titres), la chanteuse/musicienne a tout interprété (chant, guitare, slide, batterie) dans un style old school qui évoque fortement le blues rural ("Meet Me In My Dreams", "It's Hurt Me Too") avec parfois un peu de boogie ("Evil Thoughts"), du groove (Can't Escape") et souvent de la slide. C'est vraiment un album intimiste doublé d'un voyage dans le temps que propose Ghalia Volt qui loin de se reposer a su transformer cette période sombre en moment de créativité. (Yves Jud)



SAME PLAYER SHOOT AGAIN – OUR KING ALBERT

(2021 – durée : 64'09" – 14 morceaux)

Après le succès, dont un prix récolté au Cahors Blues festival en 2019, de "Our King Freddie", un album hommage à King Freddie (1934-1976), une légende du blues, le collectif Same Player Shoot Again composé de musiciens parisiens a décidé de récidiver avec un opus qui met sous les feux de la rampe, un autre grand musicien du blues, le guitariste (à la guitare Flying V), chanteur, compositeur Albert King (1923-1992). Ces reprises interprétées par les sept musiciens chevronnés qui composent cette formation hexagonale rendent vraiment un bel hommage au bluesman disparu et entre titres calmes ("I Wanna Get Funky", "As The Years Go Passing By", "The Very Thought Of You") et plus groovy ("Honky Tonk Woman", popularisé par les Rolling Stones, "Oh Pretty Woman", "We All Wanna Boogie"), il y a vraiment de quoi se faire plaisir, car la justesse d'interprétation est vraiment parfaite avec des soli de guitares avec des notes distillées avec finesse, le tout soutenu par des cuivres et un chant profond et chaud vraiment en adéquation avec les titres repris. Les légendes du blues étant nombreuses, on ne peut qu'espérer que ce projet perdure afin de nous offrir d'autres albums de cette qualité. (Yves Jud)

Rock in Store



VIVEZ L'EXPÉRIENCE ROCK IN STORE CAFÉ
Tshirts & cadeaux originaux et inédits

9A rue Poincaré
68700 Cernay
03 89 39 06 31
rockinstore@orange.fr

Du Mardi au vendredi
de 10h à 12h et de 14h à 18h30
Le samedi
de 9h30 à 12h et de 14h à 17h30
Fermé le jeudi matin

Rock in Store

Des articles rock originaux
et inédits en direct
d'Angleterre



NOUVEAU : flashez notre appli!



Le neuf côtoie l'occasion - il y en a pour toutes les bourses

10%
de remise

Remerciements : Eric Coubard (Bad Réputation), Norbert (Z7), Danne (Nuclear Blast), La Laiterie (Strasbourg), Sophie Louvet, Active Entertainment, Season Of Mist, Edoardo (Tanzan Music), Stéphane (Anvil Corp), Olivier et Roger (Replica Records), Birgitt (GerMusica), WEA/Roadrunner, Starclick, AIO Communication, Good News, Dominique (Shotgun Generation), Musikvertrieb, Him Media, ABC Production, Véronique Beaufils, Send The Wood Music, Matt Ingham (Cherry Red Records), Andy Gray (BGO) et aux groupes qui nous ont fait parvenir leur cd.

Merci également aux distributeurs : Fnac (Mulhouse, Belfort, Colmar & Strasbourg), La Troccase (Mulhouse), L'Occase de l'Oncle Tom (Strasbourg), Encrage (Saint-Louis), Nouma (Mulhouse), Tattoo Mania Studio (Mulhouse), Z7 (Pratteln/Suisse), Studio Artemis (Mulhouse), les bars, Centre Culturel E.Leclerc (Altkirch, Issenheim, Cernay, Hirsingue), Cultura (Wittenheim), Rock In Store (Cernay), Les Echos du Rock (Guebwiller)...

Toujours des gros bisous plein d'amour à ma femme Françoise et à notre fils Valentin. Merci pour leur soutien et leur amour qui m'aident à continuer à vous faire partager ma passion. (Yves)

yvespassionrock@gmail.com heavy metal, hard rock, rock progressif, rock sudiste, blues rock, AOR, rock gothique, métal atmosphérique jeanalain.haan@dna.fr : journaliste (Jean-Alain)

jacques-lalonde@orange.fr : fan de musique - patrice adamczak : fan de musique – sebb : fan de musique

POUSSE LE VOLUME à 11 !

Vinylestimes^{HD}

CLASSIC ROCK RADIO



SINCE 2016

WWW.VINYLESTIMES.FR



RETROUVEZ NOUS SUR
VINYLESTIMES



TELECHARGEZ L'APPLICATION VINYLESTIMES
GRATUITEMENT